3e Année Nº 81 Le Nº 0$40 Jeudi 19 Mars 1942

INDOCHINE

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ



Photo VU-VAN-LAI.

UNE PAYSANNE DE LIM (Tonkin)

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

LOTERIE INDOCHINOISE



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Indochine

HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

Directeur : Jean SAUMONT

DIRECTION-ADMINISTRATION : 15, Boulevard Rollandes — HANOI — Téléphone 428

ABONNEMENTS { INDOCHINE et FRANCE. Un an 15 $ 00 — Six mois 8 $ 50 — Le numéro 0 $ 40
ETRANGER ..... Un an 24 $ 00 — Six mois 13 $ 50 — Le numéro 0 $ 60

Message du Maréchal PÉTAIN

lu par les Ministres le 6 mars, aux obsèques des victimes des bombardements anglais de la banlieue parisienne du 4 mars.

Devant les rangées tragiques où s'alignent les corps de ceux que vous aimiez, j'ai voulu vous faire porter le message de la douleur française. Loin de vous, brisé du regret de ne pouvoir mêler mes larmes aux vôtres, j'ai tenu à ce que vous sentiez qu'en ces minutes de l'adieu, la France tout entière se recueille à vos côtés dans les cimetières de la banlieue martyre. Les mots s'arrêtent dans la gorge pour dire ce que nous éprouvons, tant cette nuit d'épouvante hante notre pensée : rues soufflées, quartiers rasés, familles décimées, enfants précipités de leurs berceaux dans les tombes, pauvres restes arrachés aux décombres sous la fumée suffocante. Nous avons vécu minute par minute vos affreuses tortures. Elles ont atteint la France au plus profond de son âme. Les paroles de haine ne peuvent se mêler en cette heure aux paroles de pitié. L'histoire jugera la criminelle agression de l'ancienne alliée qui a laissé nos soldats entrer seuls dans la mort pour y jeter deux ans plus tard, avec la plus froide résolution, nos civils innocents. Il n'est pas de loi de la guerre, il n'est point de prétexte qui puisse justifier une pareille hécatombe.

Quant à vous, ouvriers, tombés le long de ce ruban rougi de la Seine au sortir de votre travail, comment ne pas vous exprimer deux fois la reconnaissance de la France, car vous vous êtes deux fois sacrifiés pour elle dans vos existences difficiles et dans votre mort injuste.

Qu'un jour, au-dessus des cheminées noires des chantiers et des ateliers, un monument du souvenir et de la fidélité puisse attester pour les générations qui montent, l'honneur des ouvriers de Paris dans la détresse, dans l'abnégation et dans le don de soi-même, tel est aujourd'hui mon plus cher désir.

Et maintenant, morts de notre cité, morts de notre capitale, morts glorieux de notre France, entrez au son de nos cloches en deuil dans le grand sommeil de Dieu.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Création des cadres locaux indochinois

par Robert VANNEL.

DANS une récente livraison de la revue « Indochine » (1), nous avons analysé l'importante mesure administrative prise par l'Amiral Decoux, Gouverneur Général de l'Indochine, en créant le cadre des rédacteurs indochinois. A peine institué, ce cadre vient d'être supprimé, par arrêté du 6 mars 1942 et remplacé par un cadre local indochinois des Services administratifs. Un examen superficiel pourrait laisser croire qu'il n'y a pas grand-chose de changé, mais ce n'est là qu'une apparence. Cette création est, en effet, le prélude d'importantes réformes administratives, amorcées par un texte récent, l'arrêté du 5 mars 1942, qui modifie le statut commun des fonctionnaires indochinois.

Ces modifications, dont nous allons tenter, à travers la sécheresse rébarbative des documents administratifs, de dégager les conséquences profondes, trahissent une orientation, sinon nouvelle, du moins essentielle, dans l'utilisation du personnel indochinois de l'administration de l'Indochine.

Pour saisir, avec quelque clarté, l'évolution des conceptions administratives, dont cette réforme est l'aboutissement, il convient de remonter quelque peu en arrière.

La formation d'une élite indochinoise, consécutive au développement de l'enseignement supérieur, avait mis à la disposition du Gouvernement un personnel de choix, capable de rendre des services appréciés, dans les diverses branches de l'administration. La tendance du Gouvernement d'assurer une participation de plus en plus large des Indochinois à l'administration de leur pays, avait amené la création des cadres latéraux, composés exclusivement d'Indochinois, destinés à former des éléments aptes à remplir des fonctions jusque-là occupées par les agents des cadres locaux européens. Les promoteurs de cette mesure désiraient qu'une assez forte proportion de ces agents soit remplacée, à plus ou moins longue échéance, par du personnel indochinois.

Ces cadres latéraux ne constituaient qu'un premier pas vers un accès plus important du personnel indochinois à l'administration du pays ; ce n'était qu'une armature. Les fonctionnaires de ces cadres exerçaient bien des fonctions souvent identiques à celles des cadres locaux européens, mais le statut intermédiaire entre celui des Français et celui des Indochinois, qui leur était appliqué, paraissait les isoler dans l'armature administrative, restreignant ainsi leur assurance, leur initiative et retardant l'épanouissement de leurs aptitudes. Une assimilation progressive devenait nécessaire et on sentait bien qu'à équivalence de fonctions et de services rendus, devait, tôt ou tard correspondre, toutes choses égales d'ailleurs, une similitude d'avantages. Au surplus, il convenait de pousser plus activement la formation du personnel indochinois de ces cadres par un contact plus étroit entre des agents qui exerçaient, en fait, des fonctions identiques.

C'est pour réaliser ce dessein qu'intervint le décret du 20 mai 1926 qui prévoyait l'accès des Indochinois dans un certain nombre de cadres locaux français, avec les mesures d'adaptation qui s'imposaient, au point de vue, notamment, du régime de la solde.

Ce décret ne reçut en pratique qu'une application assez limitée, non pas par suite d'une réticence quelconque de l'Administration, mais en raison de difficultés budgétaires qui, tant en France qu'en Indochine, provoquèrent un arrêt quasi total du recrutement dans le personnel européen et même la réduction du personnel, par mise à la retraite anticipée d'un certain nombre de fonctionnaires n'ayant pas encore atteint la limite d'âge. Une des conséquences de cette situation fut le maintien des cadres latéraux, afin d'assurer un débouché aux Indochinois diplômés, ces cadres étant, en effet, les seuls dans lesquels il était possible d'envisager un recrutement.

(1) Voir « *Indochine* » nº 78 du 25 février 1942.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'assainissement progressif de la situation financière modifia peu à peu les données du problème, le recrutement put reprendre et des concours furent ouverts pour l'accès dans les cadres locaux des Français et Indochinois, qui s'y présentèrent à égalité de titres.

Ce débouché qui venait de s'ouvrir fut, une deuxième fois, tari par suite de la décision de la Métropole de créer des cadres généraux communs à toutes les colonies et dont le personnel serait apte à servir dans n'importe quelle partie de l'Empire. Cette mesure s'accompagnait, comme corollaire inévitable, de la suppression progressive des cadres locaux français.

Cette suppression eut pour effet de permettre à l'Administration indochinoise de franchir un nouveau stade d'une importance capitale dans l'utilisation du personnel indochinois, par la substitution aux cadres locaux français, des cadres locaux indochinois ; les cadres latéraux disparaissant du même coup.

L'Administration indochinoise se trouve de ce fait réorganisée sur les bases suivantes :

Dans les services techniques, des cadres généraux, dont le personnel sera amené à servir dans toutes les colonies, qu'il alimentera en éléments nouveaux, riches d'expérience et de technique et au courant des dernières nouveautés en la matière, ce personnel exercera surtout des fonctions de direction et d'instruction ;

A côté, des cadres locaux, qui seront, dans un avenir plus ou moins proche, exclusivement composés d'Indochinois et qui constitueront peu à peu l'armature administrative du pays ;

Dans les services spéciaux à l'Indochine, tels que les Douanes et les P. T. T., subsisteront des cadres locaux, ouverts indifféremment aux Français et aux Indochinois.

Cette réforme a été instaurée par l'arrêté du Gouverneur Général du 5 mars 1942 qui, en modifiant le statut commun des fonctionnaires indochinois du 21 septembre 1935, sanctionne le principe de la substitution des cadres locaux indochinois aux cadres latéraux.

La première application de ce nouveau statut a été réalisée par la création du cadre local indochinois des Services administratifs, objet de l'arrêté du 6 mars 1942. Ce texte supprime le cadre des rédacteurs indochinois ; c'est une adaptation, à l'Indochine, des cadres de rédacteurs existant dans la Métropole, dans les diverses branches de l'Administration.

Suivant les dispositions de ce texte, le personnel du cadre local indochinois des Services administratifs de l'Indochine, comprend des chefs, sous-chefs de bureau et rédacteurs des Services administratifs de l'Indochine.

La hiérarchie de ce cadre a été fixée, par analogie avec le cadre des bureaux des Services civils : deux classes de rédacteurs, dont une stagiaire, deux classes de sous-chefs de bureau ; deux classes de chefs de bureau et une de chef de bureau hors classe, avec des échelons de solde à partir du grade de sous-chef de bureau de 1re classe.

Les cadres locaux des Services administratifs bénéficient d'une échelle de solde allant de 1.400 à 5.000 piastres et des accessoires de solde semblables à ceux alloués aux fonctionnaires européens dans la proportion des 10/17e, avec les majorations ou réductions auxquelles sont assujettis ces derniers, selon leur situation de famille et la catégorie du poste où ils exercent leurs fonctions. L'indemnité pour charges de famille est de 8 piastres par mois et par enfant.

L'avancement est accordé uniquement au choix. Aux avantages substantiels dont jouiront ces fonctionnaires indochinois doivent correspondre des services proportionnels et c'est la valeur et le mérite, et eux seuls, que l'avancement doit sanctionner, et non plus la durée plus ou moins longue de services moyens.

Les fonctionnaires indochinois des services administratifs seront appelés à servir dans les bureaux du Gouvernement général, dans les centralisations des Services généraux et dans les bureaux des Administrations locales. Exceptionnellement, les rédacteurs et les sous-chefs de bureau, pourront également servir dans les bureaux des provinces.

Les multiples avantages qui leur ont été accordés, l'importance réelle des fonctions qu'ils seront appelés à remplir, exigeaient une sélection sévère dans le mode de recrutement. Les rédacteurs stagiaires des services administratifs sont recrutés par voie de concours parmi les candidats titulaires du baccalauréat de l'enseignement secondaire et, en outre, de l'un des titres suivants :

Diplôme de l'Ecole des Langues orientales vivantes ;

Diplôme de l'Ecole des Chartes ;

Diplôme de l'Ecole des Hautes Etudes Commerciales ;

Diplôme de l'Institut National Agronomique ;

Diplôme de l'Ecole des Sciences Politiques ;

Certificat attestant qu'ils ont satisfait aux examens de sortie de l'Ecole Coloniale, sans avoir été classés toutefois pour un emploi colonial ;

Certificat attestant qu'ils ont satisfait aux examens de sortie des écoles suivantes :

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Ecole Polytechnique ;
Ecole Nationale Supérieure des Mines ;
Ecole des Ponts et Chaussées ;
Ecole Centrale des Arts et Manufactures ;
Ecole des Mines de Saint-Etienne ;
Ecole Spéciale Militaire de Saint-Cyr ;
Ecole Navale ;
Doctorat en Médecine ;
Licence ès sciences ;
Licence ès lettres ;
Licence en droit.

Si nous avons tenu à cette énumération fastidieuse, c'est pour souligner le niveau élevé de ce concours où n'entreront en compétition que les candidats appartenant à l'élite intellectuelle du pays.

Toutefois, pourront être également admis à se présenter au concours, dans la proportion du cinquième des emplois vacants, les commis réunissant dix ans de service à la date du concours. Ce recrutement latéral est destiné à permettre aux agents qui suppléent aux titres universitaires, par une sérieuse formation pratique, alliée à une solide valeur intellectuelle, de postuler pour ce cadre élevé qui peut les amener au sommet de la hiérarchie administrative indochinoise.

L'institution du cadre local des Services administratifs indochinois est une mesure d'importance, car les diplômés de la faculté de Droit d'Hanoi et les étudiants qui sont allés poursuivre leurs études dans les établissements d'enseignement de la Métropole, trouveront un débouché dans une carrière à laquelle leurs études supérieures les auront spécialement préparés. Appelés à servir non seulement dans les bureaux du Gouvernement général et des Administrations locales mais encore dans les centralisations des Services généraux, les rédacteurs stagiaires, quelles que soient leurs études antérieures et les titres qu'ils ont pu acquérir, pourront trouver un genre d'activité qui sera la suite et l'application logique des études qu'ils viennent d'achever.

L'Administration indochinoise va ainsi se constituer les cadres administratifs indochinois qui lui ont jusqu'ici en grande partie fait défaut ; elle disposera de fonctionnaires instruits, de potentiel élevé, qui auront la possibilité de mettre en valeur leurs aptitudes et leurs connaissances ; ce que nous avons dit des rédacteurs indochinois, de leur utilisation et des devoirs qui incomberont au personnel qui aura la charge de leur formation administrative, s'applique — mutatis mutandis — aux fonctionnaires des cadres locaux, dont la création procède des mêmes conceptions, avec seulement, une ampleur plus grande.

Nous ne saurions trop insister sur le sens de la réforme que le Gouverneur Général de l'Indochine vient de consacrer par ses arrêtés des 5 et 6 mars courant. Si l'idée n'en est pas nouvelle, la réalisation n'avait, par contre, fait l'objet jusqu'ici que de solutions timides et approchées. L'Indochine s'engage aujourd'hui résolument dans une voie sûre, mûrement étudiée : la collaboration étroite et de tous les instants entre fonctionnaires français et indochinois dans l'administration du pays.

Le Maréchal a dit :

« Au cours des années où notre destin allait à la dérive, le peuple fut sourd aux avertissements. Qu'il m'entende aujourd'hui si je lui dis que demain il ne se relèvera que par la trêve des disputes vaines sur un régime idéal qu'il cherche depuis 150 ans. »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'empire des mers du Sud

Aspect ancien d'une question actuelle

par G. CŒDÈS.

La région du globe qui fait le sujet de cette étude est au premier plan de l'actualité mondiale : elle le doit à ses richesses naturelles et à sa situation géographique.

Après avoir été, vers le début de l'ère chrétienne, le « pays de l'or » vers lequel cinglaient les navigateurs hindous, la Péninsule Malaise et surtout les îles de l'Insulinde, sont devenues quelques siècles plus tard, pour les Arabes et les Européens, le pays des épices, du camphre et des bois de senteur, avant de se transformer, tout récemment, en un des plus importants producteurs de caoutchouc, d'étain et de pétrole. D'autre part, la situation géographique de la Péninsule et des îles de la Sonde en fait une escale obligatoire pour les navigateurs se rendant de l'Occident et de l'Inde en Chine et vice versa.

Les Hindous semblent avoir été les premiers à subir l'attraction de la Chersonèse d'or. Leur expansion vers l'Est, qui commença peu avant le début de l'ère chrétienne, et qui porta les religions indiennes et l'usage du sanskrit jusque sur la côte d'Annam, jusqu'à Bali et à Bornéo, cette expansion est d'origine économique et commerciale. Elle fut favorisée par la naissance et l'expansion du bouddhisme qui, en abolissant les barrières des castes et le souci exagéré de la pureté raciale, supprimait du même coup, pour les Hindous convertis à la nouvelle religion, les entraves que la crainte d'une pollution au contact des barbares mettait précédemment à leurs voyages outre-mer.

La littérature bouddhique de l'époque reflète cet état de choses, en nous montrant, parmi les généreux laïcs protecteurs du bouddhisme, toute une série de navigateurs enrichis par le commerce. Sylvain Lévi a pu écrire : « Un grand nombre de récits du Jataka (vies antérieures du Buddha) ont trait à des aventures de mer ; la mer et la navigation tenaient manifestement une grande place dans la vie de l'Inde à l'époque où ces récits furent imaginés. »

Pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, le territoire de la Péninsule malaise se divisa en une série de petites principautés indiennes dont chacune correspondait sans doute au bassin d'un des fleuves côtiers. Un certain nombre d'autres Etats hindouisés ont laissé, à Sumatra, à Java, à Bornéo et jusqu'aux Célèbes, des traces archéologiques de leur existence vers la même époque. Mon intention est d'étudier comment le plus grand nombre a fini, de gré ou de force, par s'organiser en un système cohérent, en entrant dans l'orbite du plus puissant et du mieux situé d'entre eux. Leur communauté de culture, jointe à une communauté d'intérêts économiques, devait provoquer la naissance d'un empire des Mers du Sud et en favoriser la durée. Voyons maintenant dans quelles circonstances cet empire est né à la fin du VII[e] siècle, quelles ont été les grandes étapes de son histoire longue de six siècles, et enfin, après sa ruine, ce qu'il est advenu de son héritage.

La chute définitive au milieu du VII[e] siècle de l'empire du Founan, qui avait été jusqu'alors la puissance dominante sur la péninsule indochinoise, fut suivie de près par l'apparition soudaine dans la région de Palembang d'un royaume bouddhiste de création récente qui, entre 684 et 686, venait de conquérir le Malâyu (Jambi) et l'île de Banka et s'apprêtait à lancer une expédition militaire contre Java. Cet astre nouveau, c'est Çrîvijaya dont la soudaine ascension est immédiatement enregistrée dans les Annales chinoises qui, à partir de 670, mentionnent une série d'ambassades venues de Che-li-fo-che.

Le moine chinois Yi-Tsing, qui voyagea de Chine en Inde et d'Inde en Chine entre 671 et 695, parle de Çrîvijaya comme d'une escale en relation avec l'Inde et la Chine. Il y fit un premier séjour de 6 mois en 671-672, un autre de 4 ans de 685 à 689 et un troisième à son retour de Canton à la fin de 689. A cette date, il constate l'expansion récente de Çrîvijaya et sa conquête de Malâyu. Mais dès son premier séjour, en 671-672, il avait noté le haut degré de culture atteint par ce pays : « J'y étudiai par degré la science des sons. Dans la ville fortifiée de Foche, il y a plus de mille prêtres bouddhistes dont l'esprit est tourné vers l'étude et les bonnes actions. Ils scrutent et étudient tous les sujets possibles, exactement comme dans le pays du milieu (l'Inde) : les règles et les cérémonies y sont identiques. Si un prêtre chinois veut se rendre en Occident pour y entendre des leçons et

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

y lire les textes originaux, il ferait mieux de séjourner d'abord à Fo-che pendant un an ou deux et d'y pratiquer les règles convenables : il pourrait se rendre ensuite dans l'Inde centrale. »

Palembang apparaît dès le début comme une escale obligatoire entre l'Inde et la Chine, et cinq siècles plus tard, en 1178, un géographe chinois écrira encore que « c'est l'escale maritime la plus importante pour les étrangers. Qu'ils viennent de Java, ou d'Arabie, ou du Sud de l'Inde, tous passent par là en se rendant en Chine ».

Un siècle après sa fondation, Çrîvijaya a déjà conquis ou vassalisé toute l île de Sumatra, la partie occidentale de Java, et la plus grande partie de la Péninsule malaise où une stèle inscrite datée de 775 et provenant de Ligor commémore la fondation de monuments bouddhiques par ordre du roi de Çrîvijaya.

A propos de cette politique expansionniste, l'historien hollandais N. J. Krom formule dans son histoire indo-javanaise ces remarques fort pertinentes :

« Pour les navigateurs dans cette partie de l'archipel, le choix d'une escale était limité, car elle devait remplir les conditions suivantes : être un centre possédant un certain degré de civilisation, satisfaire à certaines exigences géographiques, avoir un hâvre bien protégé, par exemple dans l'embouchure d'une rivière et un mouillage sûr. Mais la possession et la défense d'un tel port d'escale n'allaient pas sans nécessiter un perpétuel recours à la force. Pour conserver son monopole, le maître de ce port d'escale devait neutraliser ses rivaux, ou les vassaliser, afin de conserver la haute main sur le commerce du détroit en faisant sentir son influence sur ses deux rives. »

Le royaume de Palembang et Java, commencèrent d'abord par entretenir des relations pacifiques et, au milieu du IXe siècle, un prince issu de la dynastie javanaise vint occuper le trône de Çrîvijaya. C'est de cette époque que date l'affermissement définitif du pouvoir du Mahârâja qui, pour les étrangers va devenir le Mahârâja par excellence, le Mahârâja tout court.

Pour les Arabes, il est souverain de Zâbag (Javaka) et règne sur Kalah (Kra) et Sribuza (Çrîvijaya) qui resteront à travers les siècles les deux pôles de sa puissance. Lisons ce qu'écrit, en 916, le géographe Abu Zayd, d'après le récit du voyage que le marchand Sulyamân avait fait en 851 dans l'Inde et en Chine :

« La ville de Zâbag est située en face de la Chine. La distance entre l'une et l'autre est d'un mois de route par mer, et même moins si les vents sont favorables. Le roi de cette ville est connu sous le nom de Mahârâja. Ce roi est en même temps souverain d'un grand nombre d'îles qui s'étendent sur 1.000 parasanges de distance et plus encore. »

Le voyageur énumère ensuite les Etats qui composent l'empire : Sribuza, Rami (Atjeh), Kalah, « situé à mi-chemin entre la Chine et l'Arabie. C'est dans ce port que se rendent les navires de l'Omân et c'est de ce port que partent les navires à destination de l'Omân. L'autorité du Mahârâja s'exerce sur ces îles. Son île à lui, dans laquelle il réside, est aussi fertile qu'une terre peut l'être et les endroits peuplés s'y suivent sans interruption. Quelqu'un dont le témoignage est digne de foi a rapporté que lorsque les coqs de ce pays se mettent à chanter à l'aube, comme ils le font en Arabie, ils se répondent les uns aux autres sur une etendue du pays qui atteint jusqu'à 100 parasanges et plus encore, parce que les villages sont contigus l'un à l'autre et se suivent sans interruption. »

En 995, le géographe Masudi parle en termes grandiloquents du « royaume du Mahârâja, roi des îles du Zâbag parmi lesquelles sont Kalah et Sribuza et d'autres îles dans la mer de Chine. On désigne tous leurs rois par le titre de Mahârâja. Cet empire du Mahârâja a une population énorme et des armées innombrables ; personne ne peut en deux ans, avec le vaisseau le plus rapide, parcourir ces îles qui toutes sont habitées. Leur roi possède plus de variétés de parfums et d'aromates que n'en possède aucun autre roi. Ses terres produisent le camphre, l'aloès, le girofle, le santal, la muscade, la cardamome, le cubèbe, etc... »

Pour le Chinois, le Che-li-fo-che est devenu le San-fo-ts'i (autre transcription légèrement déformée de Çrîvijaya) qui, à partir de 904, envoie de nombreuses ambassades à la Cour de Chine. C'est le maître incontesté des détroits, par lequel transite tout le commerce de Chine en Inde. Mais, devenu une grande puissance économique, Çrîvijaya semble avoir négligé les valeurs spirituelles qui y avaient attiré au VIIe siècle le pèlerin chinois Yi-Tsing. En effet, tandis que les rois javanais couvrent leur île de somptueux monuments qui font encore aujourd'hui l'admiration du monde, les souverains de Çrîvijaya, apparemment plus occupés de surveiller le trafic des détroits que d'élever des édifices religieux durables, ne nous ont laissé que d'insignifiantes tours de brique et un nombre infime d'inscriptions.

La position privilégiée de Palembang ne pouvait manquer de lui susciter de dangereuses rivalités, surtout de la part de sa voisine Java. En 860, celle-ci récupéra les districts occidentaux précédemment occupés par Çrîvijaya et, 130 ans

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

plus tard, un souverain javanais ambitieux et entreprenant réussit à établir son pouvoir sur Bali, sur la côte occidentale de Bornéo et, en 992, jusque sur une partie de l île de Sumatra. Mais cette dernière occupation fut de courte durée et Çrîvijaya prit en 1007 une terrible revanche, en soutenant contre Java une guerre qui aboutit à la destruction de la capitale.

Le début du XI[e] siècle marque l'apogée de l'empire sumatranais. Il entretient des rapports d'amitié avec les Cours de l'Inde méridionale et une inscription sanskrite provenant de Negapatan relate la fondation dans cette ville d'un temple bouddhique par le roi de Katâha (Kedah) et de Çrîvijaya en 1006.

Mais la politique expansionniste et les méthodes commerciales des souverains de Çrîvijaya ne tardèrent pas à les mettre en conflit avec une nouvelle puissance maritime, celle des maîtres de la côte de Coromandel. Quelque incident, mal connu, provoqua de la part de ceux-ci, peu avant l'année 1025, un raid de représailles qui est raconté tout au long dans une inscription de Tanjour.

Ce fut un simple raid, sans conséquence politique durable, sinon un rapprochement avec Java. Menacé à l'Ouest, Çrîvijaya était amené par la force des choses à ménager sa voisine de l'Est ; le rapprochement fut même scellé par une alliance familiale sous le grand roi javanais Airlanga, qui régna de 1019 à 1042.

Le siècle suivant fut marqué par l'expansion de la puissance javanaise, en même temps que par celle du Cambodge, dont l'influence gagnait le Nord de la Péninsule malaise.

Malgré ces menaces qui se dessinaient aux deux extrémités de l'empire, le San-fo-ts'i, au début du XIII[e] siècle, était encore considéré par les Chinois comme une très grande puissance. Mais il semble que sa capitale ait été transférée de Palembang à Jambi, dans l'ancien Malâyu. Voici ce qu'écrivait en 1225, Tchao-Jou-Koua, inspecteur du commerce étranger à Chuan-chou, le grand port du Fou-kien :

« Ce pays gît dans l'océan et est maître des détroits par lesquels le trafic étranger par mer et par terre dans l'une et l'autre direction, doit passer. Autrefois, on utilisait une chaîne de fer, comme barrière pour se garer des pirates des autres pays. Cette chaîne pouvait être maintenue haute ou abaissée, grâce à un ingénieux dispositif. Si un navire marchand arrivait, on l'abaissait...

« Si un navire marchand passe devant San-fo-ts'i sans y faire escale, les bateaux du pays sortent pour l'attaquer d'après une manœuvre prévue ; leurs équipages sont prêts à mourir. C'est pour cette raison que ce pays est devenu un important centre maritime. »

Mais à l'époque même où écrivait Tchao-Jou-Koua, l'empire du Mahârâja, roi des îles, commençait à vieillir et à manifester des signes de désagrégation interne.

Le coup final lui fut porté par l'action, non pas combinée, mais synchrone, de Java et d'un nouvel Etat indochinois : le Siam.

L'année 1292 est marquée à la fois par le passage de Marco Polo dans les détroits, par la fondation dans l'Est de Java du royaume de Mojopahit, qui va être pendant deux siècles la puissance dominante dans les îles, et par l'apogée du royaume siamois de Sukhothai, maître de tout le bassin du Ménam et de la Péninsule malaise jusqu'à Ligor.

Marco Polo ne semble pas se douter qu'il passe à travers les ruines d'un empire démembré. A propos de Sumatra qu'il appelle « Java la mineure », il dit : « Or, sachez que cette île a huit royaumes et huit rois couronnés ». Il en décrit sommairement six. Chacun d'eux suivant son expression « est royaume pour soi ». Il n'est plus question de Mahârâja, empereur des îles du Sud.

Avec Çrîvijaya disparaît le seul empire qui ait réussi à gouverner à la fois les îles et la Péninsule. La raison de sa puissance et de sa durée c'est que, tenant à la fois les routes maritimes des détroits et les routes terrestres de la Péninsule, il était maître absolu du trafic entre l'Occident et la mer de Chine. Sa ruine fut provoquée par la pression simultanée, sur ses deux flancs, du Siam et de Java qui lui arrachèrent, le premier ses dépendances continentales, le second ses possessions insulaires. Une cause de faiblesse intérieure de l'empire sumatranais fut l'âpreté de sa politique mercantile, génératrice de rivalités et de conflits, et l'abandon de ce patrimoine spirituel qui provoquait au VII[e] siècle l'admiration du pèlerin chinois Yi-Tsing.

Il me reste à résumer, en quelques mots très brefs, ce qu'il advint de son héritage. Politiquement, les petits royaumes insulaires reconnurent la suzeraineté plus ou moins effective du souverain javanais de Mojopahit, tandis que les principautés de la péninsule acceptaient celle du Siam. Mais les vrais héritiers de la prospérité commerciale de l'empire sumatranais furent les Arabes qui, profitant du repli progressif de la Chine sur elle-même à la fin de la dynastie des Mongols et à l'époque des Ming, monopolisèrent le commerce des épices, et se firent les alliés et les protecteurs des Etats malais. Le plus important d'entre eux, Malacca, fondé en 1403 par un prince javanais fuyant son pays, posséda

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

bientôt le port le plus fréquenté de l'Insulinde, et c'est à bon escient qu'Albuquerque, à la suite d'un raid victorieux, y installa en 1511 le premier bastion du commerce portugais dans les mers de Chine. A partir de l'arrivée des Portugais, Malaisie et Insulinde virent leur sort conditionné par les grands événements de l'histoire d'Europe.

Rivalité hispano-portugaise, puis formation de l'Unité ibérique (1580-1640) qui ouvrit l'empire portugais à l'activité du capitalisme néerlandais, rivalité commerciale anglo-hollandaise, guerres napoléoniennes, impérialisme britannique, devaient avoir sur ces pays situés aux antipodes de l'Europe les plus directes répercussions :

Décadence de Malacca à la fin du XVI[e] siècle. Fondation de la Compagnie hollandaise des Indes Orientales en 1602, suivie de la création d'une série de comptoirs hollandais à Java et aux Moluques ;

Eviction des Anglais de Jacatra en 1618 et fondation, l'année suivante, sur le même site, de la place forte de Batavia, qui inspira au Gouverneur Général Coen ce bulletin de victoire ingénu : « Nous avons pris pied et établi notre pouvoir à Java. Il est certain que cette victoire et la fuite des hauts et puissants Anglais fera un grand bruit dans toute l'Inde. L'honneur et la réputation des Pays-Bas s'en accroîtront d'autant. Maintenant tout le monde va chercher notre amitié. »

En 1641, les Hollandais s'emparent de Malacca et, se trouvent ainsi maîtres des détroits, vont restaurer pour un temps la prospérité commerciale de l'empire du Mahârâja.

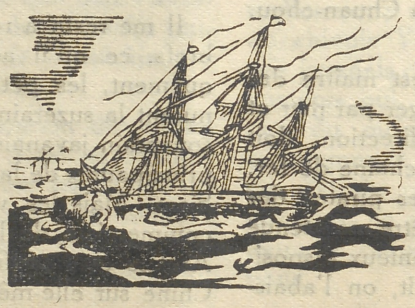
En 1650, la Compagnie hollandaise des Indes Orientales perd son caractère exclusivement commercial pour devenir une administration coloniale, et pendant un siècle et demi ne cesse d'étendre son autorité.

En 1793, la Convention déclare la guerre à l'Angleterre et attaque son alliée la Hollande dont elle occupe le territoire en 1794. Par le traité de La Haye du 16 mai 1795, la République Française conclut avec la République Batave une alliance, et sous l'Empire les colonies hollandaises deviennent virtuellement des colonies françaises. Episode de courte durée : en 1811, l'Angleterre, poursuivant la guerre contre Napoléon jusque dans le Pacifique, occupe les anciennes possessions hollandaises, devenues françaises, et en confie l'administration à Stanford Raffles.

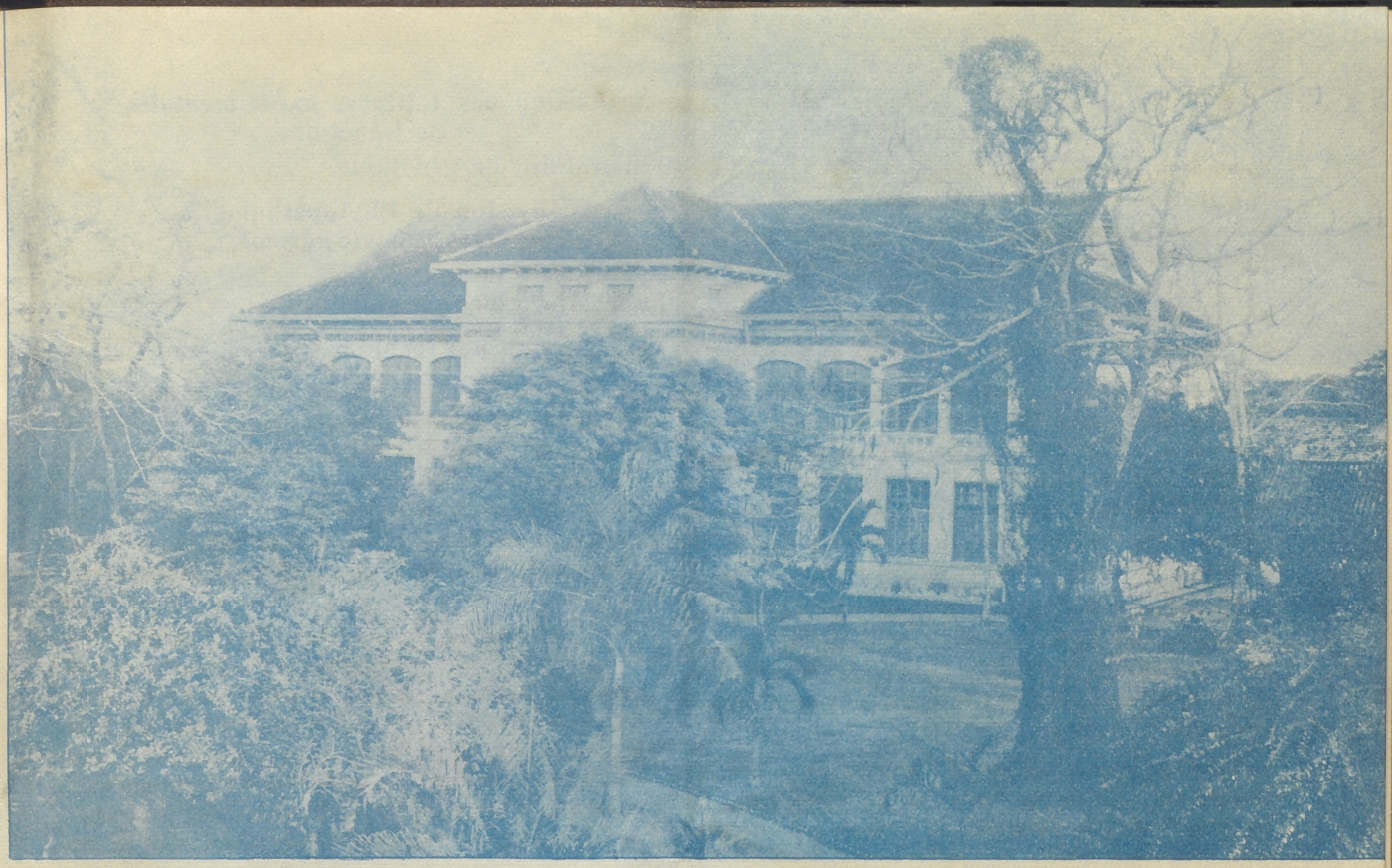
La Convention de Londres du 13 août 1814 restitue bien aux Hollandais leur possession des îles de la Sonde et de la Péninsule malaise. Mais cinq ans plus tard, en 1819, Raffles occupe l'île de Singapour et y fonde le « settlement » qui, avec l'île de Pinang, acquise dès 1786, va devenir le centre d'expansion britannique en Malaisie. La Hollande se trouve désormais évincée du continent et confinée dans les îles.

Je suis obligé d'arrêter cette esquisse historique au début du XIX[e] siècle qui révélera les richesses du sous-sol dans la péninsule et dans les îles, les qualités de la terre pour la culture du caoutchouc, de la canne à sucre, du café et du thé. Je me garderai de vaticiner sur l'avenir de cette région de globe et je me bornerai à cette simple constatation : depuis le début du XVI[e] siècle son histoire a été faite en Europe, mais il semble, par contre, que les événements actuels doivent y provoquer des changements profonds dont la répercussion se fera sentir jusqu'en Occident.

G. CŒDÈS.



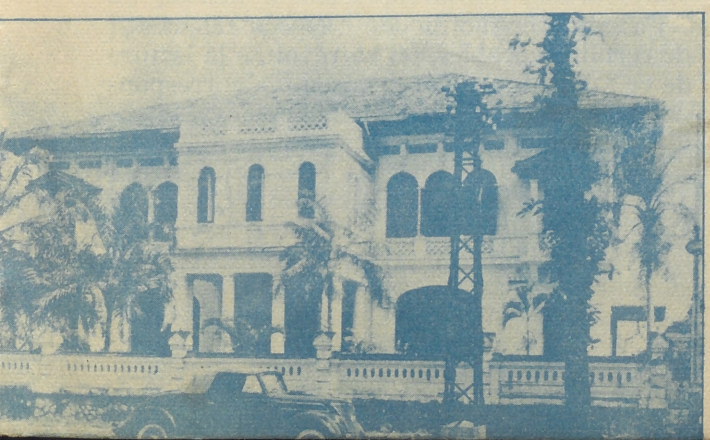
Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le grand bâtiment des Laboratoires (Section Sud).

L'INSTITUT
des Recherches Agronomiques et Forestières de l'Indochine

Si l'on donnait au lecteur un tableau synoptique de cet Institut, il reculerait devant la sécheresse de l'énumération et l'accumulation de mots peu usuels et d'aspect barbare. C'est pourtant par là qu'il faut commencer ; lorsqu'il lira nos développements et explications, le lecteur sentira s'éveiller son intérêt, et il se reportera de lui-même à ce tableau qui, dès l'abord, lui aura paru rebutant. Voici donc ce tableau, nécessaire à la compréhension d'une des œuvres les plus importantes dues à l'effort français dans ce pays.



← La Direction, Section Sud, à Saigon.

A. — SECTION DU NORD-INDOCHINOIS

I. — Laboratoires

Division de Chimie et de Technologie agricoles et de Pédologie.

Laboratoire d'études des sols (Pédalogie) ;
Laboratoire de chimie végétale ;
Laboratoire de technologie agricole.

Division des Cultures expérimentales et de Génétique.

Laboratoire de cytologie ;
Laboratoire de biométrie.

Division de Phytopathologie et Parasitologie agricoles.

Laboratoire de mycologie ;
Laboratoire d'entomologie.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Laboratoire de Mycologie de la Division de Phytopathologie (Section Sud).

Division de Sériciculture.
Division des Recherches forestières.

Laboratoire d'essais de bois ;
Laboratoire de botanique forestière.

Division d'Agriculture.

Laboratoire de pisciculture.

II. — STATIONS EXPÉRIMENTALES

Station agronomique du Tonkin et du Nord-Annam.

Station de Thu-phap, sous-station de Van-du et divers points d'essais.

Station agronomique du Haut-Laos.

En cours d'installation dans la région de Luang-prabang (au col de Tallun), points d'essais du Tranninh (avec jardins graniers de théier).

Station de recherches forestières du Nord-Indochinois.

Réserve n° 93 (province de Phu-tho).

Stations de Pisciculture.

Hanoi, Hà-dông, Phu-hô.

Station de recherches forestières du Tonkin.

B. — SECTION DU SUD-INDOCHINOIS

I. — LABORATOIRES

Division de Chimie et de Technicologie agricoles et de Pédologie.

Laboratoire d'études des sols (Pédologie) ;
Laboratoire de chimie végétale ;
Laboratoire de technologie agricole

Le Laboratoire de Technologie agricole (Section Sud).



Division des Cultures expérimentales et de Génétique.

Laboratoire de génétique.

Division de Phytopathologie et Parasitologie agricoles.

Laboratoire de mycologie ;
Laboratoire d'entomologie.

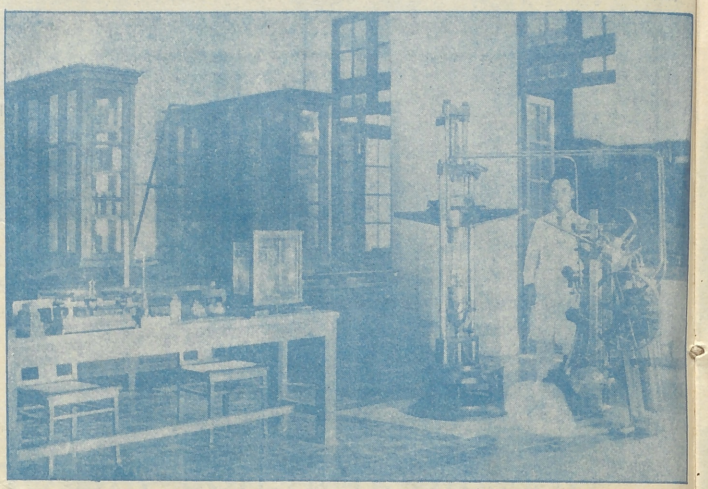
Division des recherches forestières.

Laboratoire d'essais des bois ;
Laboratoire de botanique agricole et forestière.

II. — STATIONS EXPÉRIMENTALES

Station agronomique de Giaray.

(Province de Bien-hoa).



Le Laboratoire de Technologie forestière (Section Sud).

Station agronomique des hauts plateaux d'Annam.

(Blao et Lang-hanh).

Station agronomique de Pleiku.
Station agronomique de Ninh-hoa.
Stations de recherches forestières du Sud-Indochinois.

Trang-bôm (province de Biên-hoa), Lang-hanh (Haut-Donnaï), Kep (Cambodge) et Bokor (Cambodge).

***

Faisant abstraction de l'aspect rébarbatif de certains vocables, on entrevoit, à la lecture de ce tableau, un plan d'ensemble correspondant à l'accomplissement d'une œuvre étendue et de longue haleine.

Au reste, quels sont les buts poursuivis ?

Augmenter les différentes productions, en améliorer la qualité, en accroître la variété, en abaisser le prix de revient, afin d'approvisionner plus largement le marché local, de permettre de meilleures et plus nombreuses

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Visite de l'Amiral Jean DECOUX à la Section Nord de l'Institut, à Hanoi

exportations, de mettre à la disposition de l'industrie d'abondantes et excellentes matières végétales fournies par le sol indochinois. Tout ceci ayant pour conséquence quasiment automatique un accroissement de la richesse du pays.

Mais, dira-t-on, cela se ferait par le travail même du sol, non en des bureaux et laboratoires ?

Erreur ! Le rôle assumé par l'Administration est justement d'entreprendre les recherches, essais, études et analyses que le cultivateur et le planteur ne peuvent pas faire et qui seuls peuvent suppléer aux grandes insuffisances de l'effort agricole proprement dit, fût-il appuyé sur les plus longues et les meilleures traditions.

Il s'agit donc :

de fixer pour chaque région les cultures qui s'y prêtent à une exploitation commercialement ou industriellement intéressante ;



Entrée de la Station agronomique du Haut-Donaï (Blao).

Station agronomique du Haut-Donaï (Blao).



de déterminer les méthodes de cultures les mieux appropriées à chacune de ces régions et pour chaque variété choisie ;

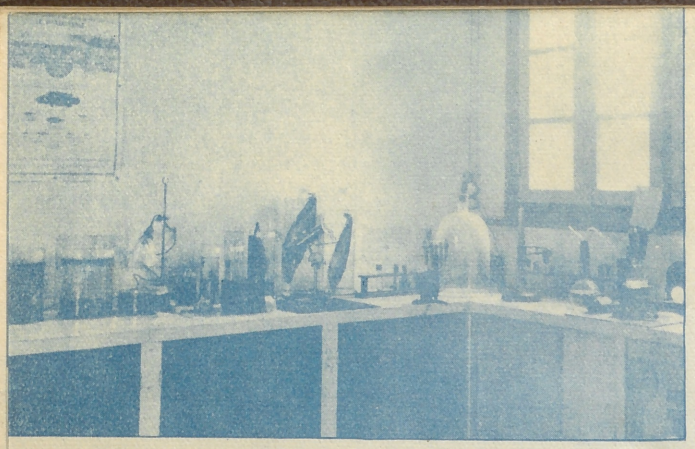
d'améliorer les variétés cultivées, d'en créer de nouvelles, à grand rendement et adaptées aux conditions de sol, de climat et d'altitude des lieux considérés ;

d'étudier les fumures, relativement aux espèces et aux terrains ;

d'organiser sur des bases à la fois expérimentales et scientifiques la lutte contre les maladies et les insectes déprédateurs.

L'Institut s'est enfin chargé d'études qui ont leur importance quant à la préparation

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Un coin du Laboratoire du Pisciculture
(Section Nord, Hanoi).

des produits, et leur conditionnement en vue de leur conservation et d'éventuelles exportations.

Le programme étant ainsi tracé dans ses grandes lignes, il s'agit de l'appliquer séparément à chacune des grandes cultures indochinoises : l'hévéa, le kapokier, le théier, le quinquina, le maïs, l'abrasin, le ricin, les tabacs, etc... etc... Et comme les mêmes cultures ne se comportent pas d'égale façon selon les lieux, les stations d'expériences, situées en des points représentatifs des conditions moyennes de grandes régions agricoles, permettent les recherches les plus sûres.

On conçoit que ces travaux, qui exigent des essais se prolongeant souvent durant des années, qui veulent des analyses répétées, des travaux de laboratoire exigeant l'emploi de spécialistes, et qui n'ont pas le profit immédiat pour objet mais bien la préparation de profits futurs mis à la disposition de tous, ne peuvent être entrepris et menés à bien que par l'Administration. D'où l'organisation complète de cet Institut, qui rassemble les données venues de différents points de l'Indochine et en tire la leçon.

Il fut, sous sa première forme, **l'Institut Scientifique de l'Indochine**, créé à Saigon, en 1919, par le savant explorateur et professeur Auguste Chevalier. L'œuvre fut reprise plus tard par Yves Henry et est devenue assez rapidement l'organisation à peu près complète d'aujourd'hui.

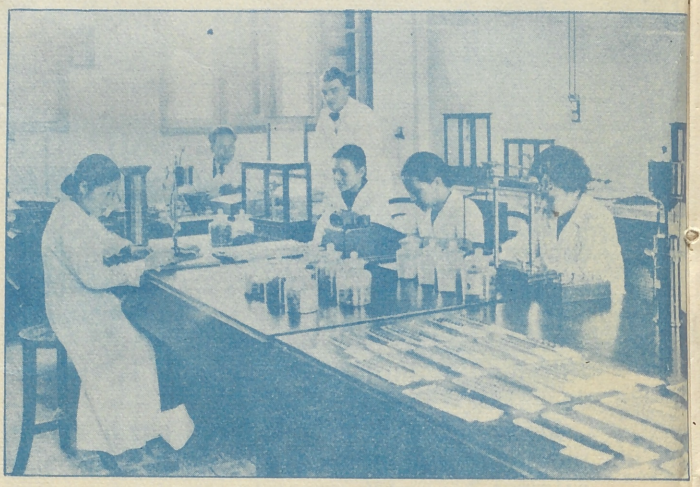
Comme son titre l'indique, l'Institut ne limite pas ses travaux aux recherches consacrées à l'agriculture. Il s'occupe aussi des forêts, immense richesse indochinoise qu'une exploitation maladroite risque de rapidement détruire et qu'il convient de protéger et de renouveler en sachant bien ce qu'on fait.

Aussi y a-t-on entrepris d'établir l'inventaire de la flore indochinoise, œuvre d'importance capitale ; à cet effet l'Institut est en relation constante — exception faite en ce qui concerne les impossibilités nées de l'état de guerre — avec le Muséum national d'Histoire naturelle.

Outre ses recherches forestières proprement dites, il procède à des recherches de technologie : essais de bois, imprégnation des bois, gaz des forêts, etc...

***

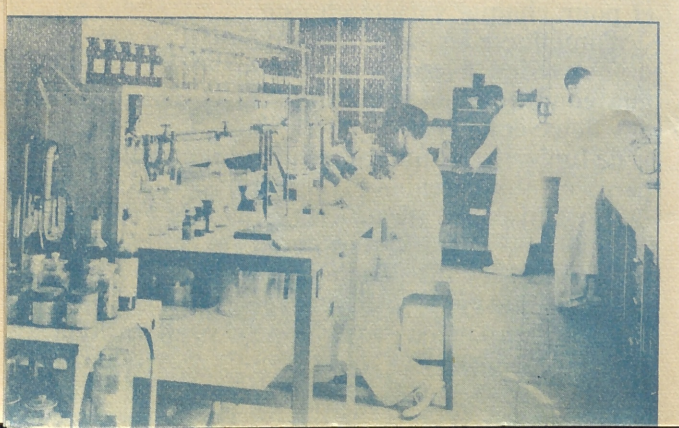
L'unité de direction réalisée était aus indispensable que le fonctionnement de différentes branches du service en des lieux divers et fort éloignés les uns des autres ; il importait, en effet, que le fruit des travaux ne fût pas confiné en certains points mais profitât à l'ensemble, tout de même qu'il fallait que les efforts et recherches disséminés à travers le territoire procédassent d'un plan unique, cohérent, et dont l'exécution devait être constamment surveillée d'un point de vue supérieur et unique.



Un des laboratoires de la Division de Génétique
(Section Nord).

Tel est exactement le cas de l'Institut, avec ses services répartis sous une seule direction. Ceci n'implique pas, au contraire, une centralisation exagérée.

La liaison est assurée avec les services locaux, qui reçoivent de l'Institut toute l'aide nécessaire Ainsi l'apparition d'une maladie, une invasion de parasites provoquent la mise à la disposition de l'Administration locale ou des planteurs intéressés d'un personnel et de moyens qui, la tâche terminée, retournent à d'autres travaux.



Un des laboratoires de la Division de Chimie

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Au surplus, chaque pays de l'Union est doté d'un Comité consultatif qui assure la liaison entre l'Institut et les services locaux.

Pour obtenir une réduction du prix de revient, le facteur le plus important est l'augmentation des rendements, but essentiel vers quoi tendent les efforts de l'Institut. Afin de s'en rapprocher, les études portent sur les variétés sélectionnées à haute production et adaptées aux conditions qui leur sont offertes par la nature du sol et le climat des pays intéressés.

Les planteurs ont longtemps pu se procurer des plants ou semences améliorés dans les colonies voisines. Mais outre que ceci impliquait pour eux la nécessité de très lourdes dépenses, les exportations de cette sorte ont été restreintes ou même complètement interdites par les pays producteurs. Il était donc indispensable de produire sur place, ce qui revenait à fournir de façon plus constante et à bien meilleur compte.

Vérité encore bien plus évidente en ce qui concerne les cultures indigènes. Le « nhàquê » n'a généralement que des semences d'espèces peu productives, abâtardies ou hybridées. Il lui faut des semences améliorées, et il ne peut se les procurer que dans les établissements de l'Institut.

Les services rendus par cet organisme dans la lutte contre les maladies des plantes et les insectes déprédateurs ne se comptent plus ; lui seul est organisé et outillé pour soutenir avec avantage cette lutte constante.

Un autre rôle, non moins important, de l'Institut, est celui qu'il joue pour obtenir l'amélioration de la qualité des produits. Dans ses services, on étudie soigneusement les produits reconnus sains et de bonne qualité, les types commerciaux propres à l'exportation, et les meilleures façons de les conserver et de les présenter. Un contrôle physico-chimique lui permet de renseigner tout commerçant ou exportateur sur la valeur des produits qu'il exporte.

Enfin, les efforts conjugués du Crédit agricole et de l'Institut des Recherches agronomiques ayant porté leurs fruits, il fallait empêcher cet avantage d'être gâché par la négligence et même la fraude qui, aboutissant à une dépréciation des produits indochinois exportés, risquaient de nuire gravement aux producteurs eux-mêmes.

Ce but a été atteint par un contrôle du conditionnement des produits agricoles et industriels à l'exportation. Ce contrôle a été rendu obligatoire et fonctionne régulièrement.

Ainsi l'Institut a-t-il atteint tous ses buts et peut-il poursuivre, dans les meilleures conditions de sécurité, son œuvre compliquée, de longue haleine, et dont la bienfaisance déjà maintes fois constatée, apparaîtra toujours plus considérable à mesure que les années permettront d'en évaluer les profonds effets.

Au fond : la Direction ; à gauche : la Bibliothèque ; à droite : la serre des orchidées (Section Nord).



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques notes sur la fête de Lim

(HỘI LIM)

par Jean FRANÇOIS

« Tháng giêng là tháng ăn chơi ».

Le 1er mois est le mois où l'on s'amuse, dit une chanson populaire annamite.

On s'amuse partout en terre d'Annam, de Camâu à Laokay, mais on ne se divertit jamais autant, dit-on, qu'à Lim où, chaque année depuis des temps très lointains, le 13e jour du 1er mois annamite (28 février cette année), les braves campagnards de la région de Bac-ninh et de Bac-giang se donnent rendez-vous.

Lim est une petite colline dénudée et déserte que l'on aperçoit sur la droite de la route coloniale de Hanoi à Bac-ninh, à quelques kilomètres de ce centre.

A ses pieds se blottit une petite pagode vermoulue, et branlante.

Un petit chemin serpentant en fait le tour et mène à un gros village tapi derrière sa haie de bambou.

De beaux ombrages s'étalent à ses pieds.

Tel apparaît Lim 364 jours sur 365. Mais une fois l'an, le 13e jour du 1er mois annamite, le paysage se transforme. La colline se couvre de monde. Elle prend l'aspect, vue de loin, d'un gros animal mort, le ventre en l'air, sur lequel se serait abattue une nuée de fourmis.

Une multitude de campagnards endimanchés, nez au vent et parapluies en bandoulière, la prennent d'assaut. Tous les paysans de la région se sont rassemblés à l'aube du 13e jour, sur ses flancs, comme leurs ancêtres n'ont jamais manqué de le faire depuis des centaines de siècles.

Que viennent faire tous ces braves gens ?

Ils viennent simplement « se rencontrer » (gặp nhau) pour se réjouir du printemps (để vui xuân), pour raconter de bonnes histoires (nói truyện hay) et, surtout, pour écouter chanter, de la bouche des plus belles filles du delta tonkinois, le fameux chant « quan họ ».



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Personne n'ignore la réputation des filles de Bac-ninh : elles sont, dit la coutume, les plus belles (xinh nhất), les plus simples (mộc mạc), et les plus sentimentales (đa tình) de tout le pays.

La fête de Lim n'est en somme qu'un vaste hommage rendu à leurs talents et à leur charme.

Ce charme ne manque pas de s'entourer de quelque coquetterie : on ne vient pas à Lim habillée comme tous les jours. On a eu soin de se coiffer du turban en crépon violet-noir (khăn nhiễu tam giang), de revêtir la petite veste teinte en củ-nâu très clair, qui laisse apparaître de superbes ceintures tubulaires jaune canari (thắt lưng cá vàng) et la grande robe qui tombe jusqu'aux chevilles.

Les garçons, de leur côté — car y a-t-il filles sans garçons ? dit le proverbe — tiennent à honorer leurs compagnes et soignent leur mise : grands chapeaux en fibres très fines (nón dứa), turbans en gaze (khăn lượt), lunettes de verre fumé (*sic*), robe de soie noire doublée (áo the lót), pantalons bien repassés (quần ống sớ) et sandales de cuir noir verni (giầy gia định).

Ainsi revêtus de leurs plus beaux atours, filles et garçons sont prêts à chanter le « quan họ ». Ce chant, célèbre dans tout le Tonkin, n'est en somme qu'un « duo d'amour » comme on le rencontre sous diverses formes dans toute l'Indochine. Les filles s'efforcent de mettre en valeur leur esprit et leur charme, et les garçons de déployer leurs talents et leur habileté.

Si le cœur d'une belle s'y laisse prendre, tant mieux. « Au printemps, comme dit le proverbe annamite, chantons et marionsnous ».



Mais le cœur d'une belle n'est pas facile à prendre : il faut le mériter.

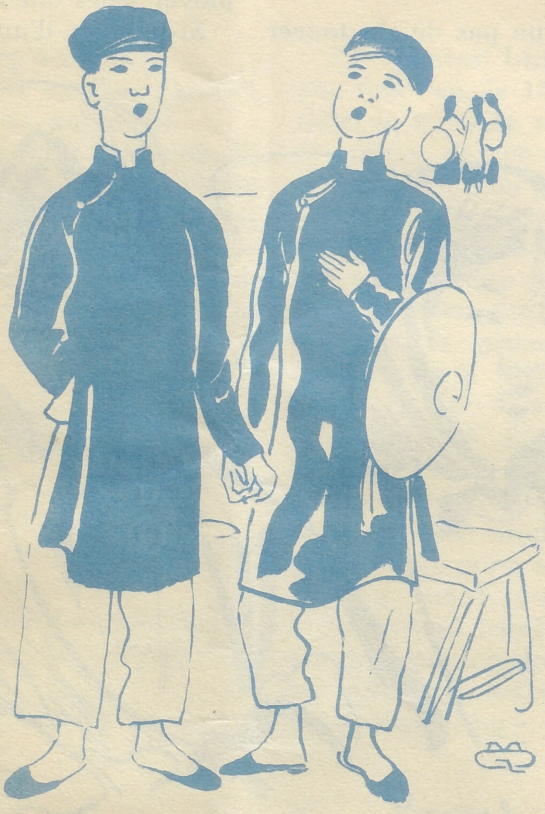
Réunis en groupes mixtes, garçons d'un côté et filles de l'autre, les bras croisés et la mine réservée, les concurrents sont prêts à engager le combat : les débuts sont toujours difficiles. Il faut une entrée en matière. La chique de bétel tient lieu, en pays d'Annam, des variations sur la pluie et le beau temps, chères aux Occidentaux.

Un garçon invite donc la jeune fille qu'il a choisie à faire honneur au bétel et à participer aux réjouissances (nhất niên, nhất lệ, chị Hai và đông quan họ đã đi đến đây, xin mời chị Hai và đông quan họ sơi trầu rồi câu vui).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Il est d'usage de refuser : le jeune homme doit alors insister en trouvant des formules ingénieuses. La jeune fille s'amuse à l'embarrasser, à le faire attendre et s'ingénie à faire perdre la face au candidat qui, sou-

(Thân cô như hoa gạo trên cây
Thân tôi như đám cỏ may bên đường
Lạy giời cho cả gió rung cây
Cho hoa rụng xuống cỏ may xỏ vào).



vent, reste bouche bée et est éliminé sous une cascade de rires.

S'il franchit ce cap difficile, alors le vrai chant commence. C'est une joute inimitable et intraduisible, où chacun s'efforce de trouver la formule harmonieuse, la rime la plus riche, l'allusion la plus subtile ; il y est question de tout et de rien ; le dialogue est badin, grivois, sentimental, passionné, ironique, violent, doucereux. L'émulation aidant, la réserve cède et les concurrents en arrivent souvent aux déclarations les plus enflammées et aux propositions les plus précises, quoique voilées d'euphémismes.

LE GARÇON

Vous êtes, Mademoiselle, comme la fleur du faux-
[cotonnier qui est sur l'arbre.
Je suis, moi, comme une touffe d'herbe qui pousse
[sur le bord du chemin.
Je prie le Ciel de faire un grand vent qui secouera
[l'arbre
Et fera tomber la fleur sur l'herbe.

LA FILLE

Je suis, moi, une branche de lotus
Et vous êtes comme ces lentilles d'eau qui ne
[sauraient pousser parmi les lotus.
Je prie le Ciel d'amener une averse avec tonnerre
[et éclairs, ouragan et typhon,
Pour que la fleur de lotus soit immergée et que
[les lentilles d'eau montent au-dessus.

(Thân chị như cánh hoa sen
Chúng em như bèo, như bọt chẳng chen được nào
Lạy giời cho cả mưa rào
Cho sấm, cho chớp, cho bão to, gió lớn
Cho sen chìm xuống bèo trèo lên sen).

Cette grivoiserie n'est, au reste, que l'exception et, en tout état de cause, reste purement verbale.

Il n'en fallait pas plus, cependant, pour attirer à Lim tous les « gentlemen de farine » de la ville (công tử bột), qui lui firent en quelques années une réputation détestable. Une nuée de jeunes affranchis s'abattit chaque année sur la région, altérant le caractère et la tenue d'une fête populaire

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

charmante dont la seule licence consistait en un débridement de galanteries poétiques. Ne cherchant qu'aventures faciles et résultats tangibles, ils vinrent de plus en plus nombreux chaque année « taquiner » les pudiques paysannes, choquant toute l'assistance par leurs propos malséants, leurs gestes indécents et leurs plaisanteries grossières. Les braves campagnards s'en émurent et hésitèrent à laisser leurs enfants participer à des jeux qui n'étaient plus innocents.

Le spectacle devint même si scabreux que les autorités durent s'en mêler et que l'on songea sérieusement à supprimer purement et simplement cette fête séculaire.

La guerre ne fit qu'aggraver la situation : depuis deux ans, des soldats ont été cantonnés sur la colline de Lim et leur voisinage n'a pas ramené la confiance !

C'est pourquoi, cette année, les amateurs non avertis auront pu s'étonner de ne trouver à Lim, le 13e jour du 1er mois, que quelques groupes d'irréductibles.

Mais le « quan họ » ne se perd pas. Réfugiées derrière les haies de bambou ou réunies en des endroits isolés, à l'abri de l'invasion citadine, les filles de Lim continuent à mériter leur réputation.

Tous les Annamites regrettent cependant, dans leur cœur, l'abandon de ce rassemblement traditionnel sur les flancs de la colline de Lim.

Nous espérons, avec eux, que les années à venir permettront de réhabiliter et de rendre son cachet primitif à une des fêtes les plus divertissantes de tout le pays d'Annam.



Dessins de MANH-QUYNH

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

S. E. NGUYÊN KHOA KY

Ministre de l'Economie Rurale, de l'Artisanat et de l'Assistance Sociale de l'Annam

S. E. Nguyên-khoa-Ky, né à Hué, le 6 juin 1879, fils de feu Nguyên-khoa-Thoai, au titre honorifique posthume de Thai-thuong tu-khanh et de feue Mme Trân-thi-Tân, au titre honorifique posthume de Chanh-tam-phâm lênh-nhân.

Il fut nommé âm-tho Hàn-lâm-viên Kiêm-tich (8-1a) en qualité de neveu de S. E. Nguyên-khoa-Hào, ministre de la Guerre. Reçu Tu-tài aux concours triennaux, a obtenu le Certificat de fin d'études au Collège Quôc-hoc. Nommé instituteur à l'Ecole municipale de Hué en 1900. Nommé comme Directeur de l'Ecole impériale de Hué en 1904. Par suite de la suppression de cette dernière école (en 1908), il fut désigné comme Directeur de l'Ecole franco-annamite de Quang-tri. Il y resta jusqu'en juillet 1910, date à laquelle il donna sa démission pour être directeur du Mont-de-Piété et de la Librairie de Hué, et concessionnaire à Quang-tri.

En 1913, il fut chargé d'organiser avec le capitaine Bertrand, le comité de réception de M. Marc Pourpre, le premier aviateur qui vint à Hué.

En 1914, le capitaine Bertrand fut obligé de rentrer en France pour prendre part à la guerre. Il conseilla à S. E. Nguyên-khoa-Ky de fermer toutes les entreprises privées pour entrer dans l'Administration.

En avril 1914, sur l'appréciation de M. le capitaine Bertrand, S. E. Nguyên-khoa-Ky fut nommé Tu-vu au ministère de la Justice avec le grade de 8-1a.

En avril 1915, promu au grade de 7-2a faisant fonction de Chu-su au même Ministère.

En décembre 1915, nommé tri-huyên de Hoàng-hoa, où il put recruter 7.000 volontaires (tirailleurs et O. N. S.) pour la guerre 1914-1918.

En 1916, la famine sévit à Thanh-hoa ; il reçut un crédit de 5.000 piastres avec lequel il ouvrit des chantiers de misère pour construire 6 kilomètres de digue contre l'envahissement de l'eau salée. Cette digue a permis aux villages de My-duc et de Khê-xa de mettre en valeur 232 mâu de terrains incultes et de les inscrire au rôle d'impôt en 1917.

En juin 1917, il fut promu au grade de 6-2a sur place.

De 1918 à 1930, il dirigea avec habileté plusieurs circonscriptions de diverses provinces d'Annam.

En avril 1930, il fut désigné lanh Tuân-vu de Binh-thuân. En décembre 1930, choisi lanh Tông-dôc d'An-tinh à Vinh par M. le Gouverneur Général R. Robin, d'accord avec le Résident Supérieur en Annam et le Gouvernement annamite, pendant les troubles communistes. Il participa aux mesures de pacification avec un dévouement et un brio qui lui valurent des appréciation élogieuses de ses chefs.



S. E. NGUYÊN KHOA KY

En février 1931, S. E. Nguyên-khoa-Ky fut promu à titre exceptionnel au grade de Tuân-vu (2-2)

En avril 1933, il fut promu au grade de 2-1, Tông-dôc titulaire.

En mars 1935, par DU n° 16 du 11 mars 1935, il fut nommé ministre de l'Economie rurale, de l'Artisanat et de l'Assistance sociale.

Le DU n° 16 du 11 mars 1935 est ainsi stipulé :

« S. E. Nguyên-khoa-Ky, du grade de 2-1, actuellement Tông-dôc d'An-tinh, est nommé ministre de l'Economie rurale, poste nouvellement créé par DU n° 15 du 7e jour du 2e mois de la 10e année BAO-DAI (11 mars 1935).

« Il fera partie du Conseil du Co-mât.

« Que ce haut dignitaire s'acquitte de ses nouvelles fonctions avec dévouement et loyalisme pour se rendre digne du choix que Nous portons sur lui. »

En juin 1936, il fut promu au grade de Hiêp-ta dai-hoc-si (1-2).

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

L'Effort Français en Indochine

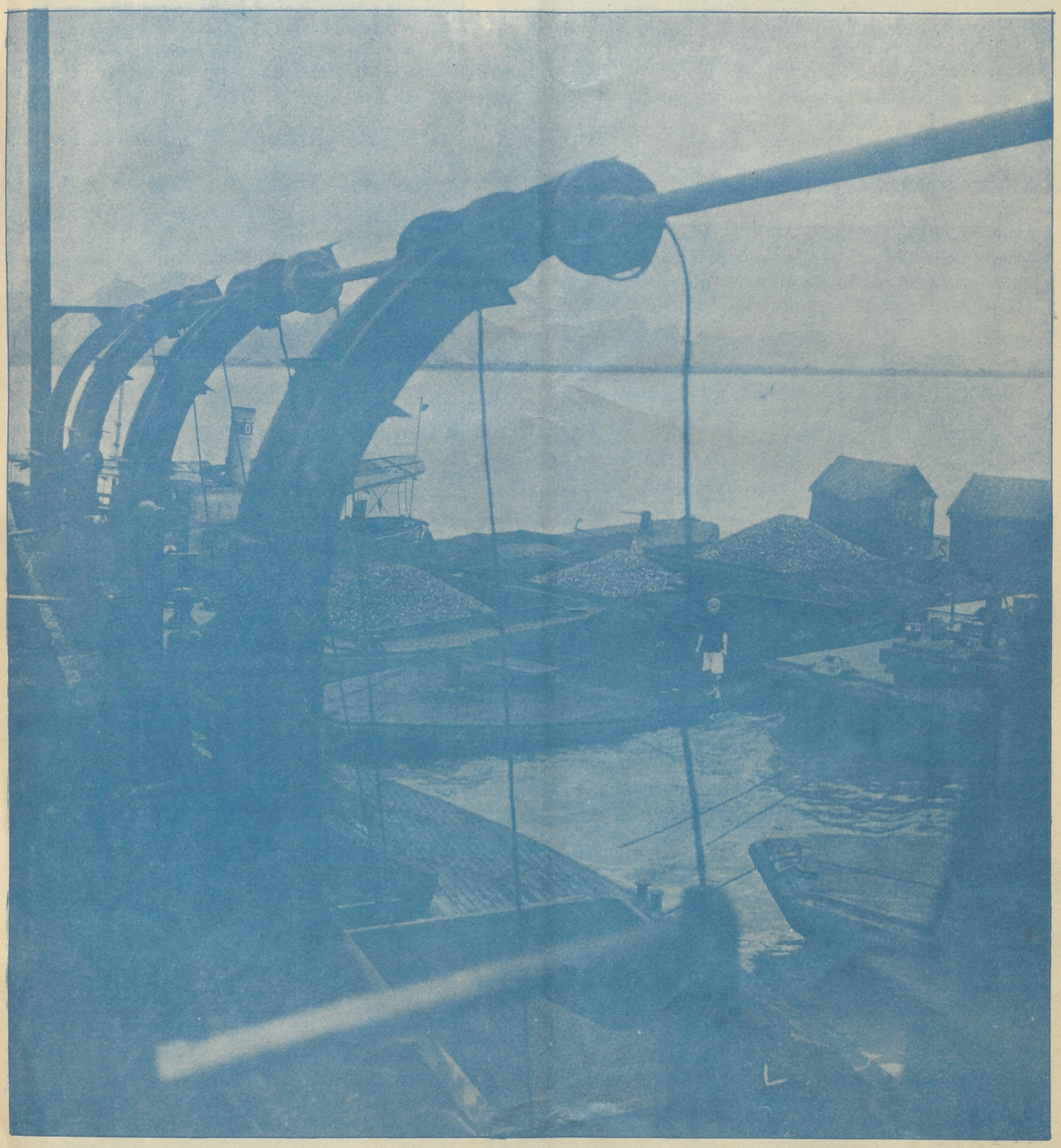


Photo HESBAY.

PORT-REDON.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

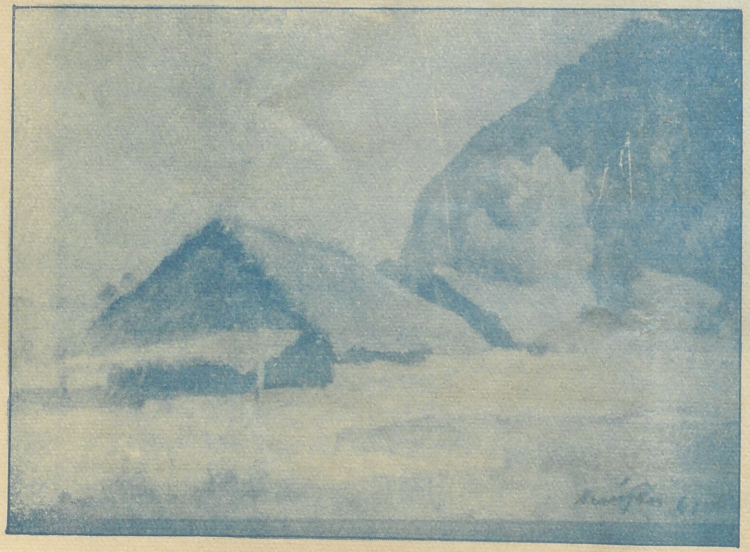






L'Exposition HUYÊN

Reprod. LÊ-DINH-CHU





Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La route des Indes par l'isthme de Suez au début de l'époque des Amiraux

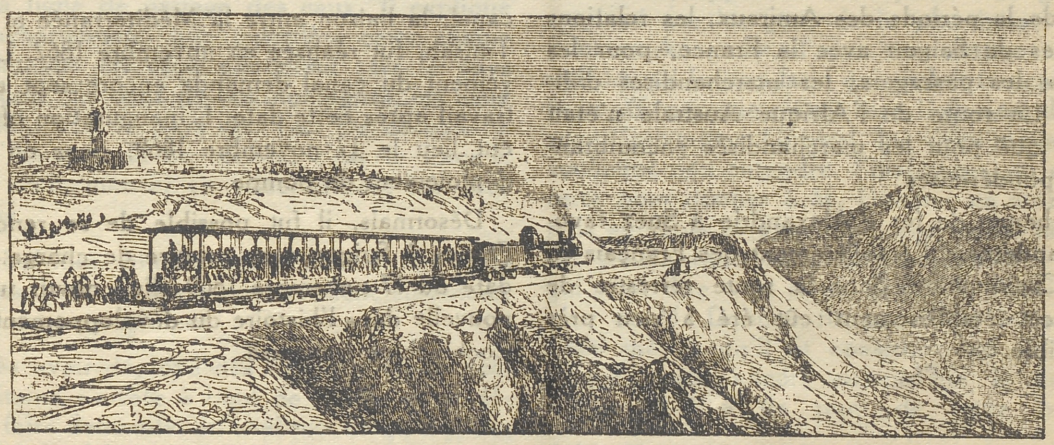
par Georges TABOULET.

Le canal de Suez, dû au génie opiniâtre de Ferdinand de Lesseps, fut inauguré le 17 novembre 1869. A cette date, les Français étaient arrivés depuis dix ans déjà en Basse-Cochinchine.

Il est intéressant de rechercher les conditions dans lesquelles s'établirent les communications de la Cochinchine avec la Métropole durant la première période du Gouvernement des Amiraux, avant l'ouverture au trafic du canal de Suez.

On ignore trop souvent que le problème de la route des Indes par la mer Rouge a reçu sa première solution, une solution d'attente, trois décades avant le percement du canal.

La route terrestre des Indes fut ouverte, aux environs de 1835, sur l'initiative d'un certain Waghorn, un officier anglais de la Compagnie des Indes, acharné à trouver, pour le courrier, une voie plus rapide que la vieille malle du cap de Bonne-Espérance. Les voyageurs, désireux d'éviter le grand détour par l'Afrique Australe, passaient par l'Egypte. Ils débarquaient à Alexandrie, où ils prenaient une péniche, que des chevaux remorquaient sur un canal jusqu'à Rosette. A Rosette, les passagers transbordaient sur un voilier qui, par le Nil, les conduisait au Caire. Au Caire, ils montaient sur une diligence, une sorte de tombereau, à roues très basses, sans ressorts, qui, sur 90 milles, les véhiculait jusqu'à Suez, dans d'affreux cahots, sous un soleil et une poussière effroyables, avec quelques heures de répit dans les relais, sordides masures infestées de vermine. Quand tout marchait bien, le transit égyptien demandait 80 heures environ, 8 heures d'Alexandrie à Rosette, 18 heures sur le Nil, 12 heures de halte au Caire, 36 heures du Caire à Suez. Parvenus à Suez, les colis humains, harassés, recevaient comme récompense de leur endurance « une tasse d'eau du Nil, non pour la boire — c'eût été risquer la mort — mais pour se laver » (A. SIEGFRIED). A Suez, les voyageurs s'embarquaient sur un autre navire, qui assurait la correspondance avec la ligne de la Méditerranée. Les bagages suivaient comme ils pouvaient, transportés à dos de chameau, par d'interminables caravanes.



Le Chemin de fer du Caire à Suez, en 1862.

Au début de son utilisation, vers 1835, cette route héroïque n'était suivie que par très peu de voyageurs, 250 environ par an, 125 dans chaque sens.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

A partir de 1839-1840, la Peninsulaire, la grande compagnie anglaise, chargée d'une liaison régulière avec les Indes par une ligne de paquebots à vapeur, améliora grandement le parcours. Les péniches en bois furent remplacées par des péniches en fer, la traction chevaline par un remorqueur, les voiliers du Nil par de petits steamers, pourvus de cabines et d'un buffet, les bicoques du désert par des relais un peu moins primitifs.

Plus aisée, la route devint de plus en plus fréquentée, en raison de sa rapidité. Vers 1860, il ne fallait pas moins, en effet, pour aller de Marseille à Ceylan par le cap Espérance, de 109 jours de navigation par voiliers, de 80 jours par les navires mixtes, dotés d'une machine à vapeur.

Un nouveau progrès, un progrès considérable, fut réalisé à partir de 1845, date à laquelle l'anglais Stephenson, fils de l'inventeur de la locomotive, eut l'idée de construire une voie ferrée. Le premier tronçon du chemin de fer, d'Alexandrie au Caire, fut achevé en 1845 ; le second tronçon, du Caire à Suez, dix ans plus tard. En 1860, le trajet en chemin de fer d'Alexandrie à Suez — les wagons ne comportaient qu'une toiture, sans parois latérales, pour favoriser l'aération dans le désert — ne demandait guère plus d'une dizaine d'heures.

Telle est la voie par laquelle s'établirent, au début de la période des Amiraux, les relations normales de Saigon avec la France, pour les troupes, les passagers, les marchandises ordinaires. La route de l'Afrique Australe n'était utilisée que pour les marchandises encombrantes et pondéreuses.

Le chemin de fer d'Alexandrie à Suez favorisa grandement l'établissement des Français en Basse-Cochinchine. Sans la route terrestre de Suez, cet établissement eût été à peu près impossible.

Les relations entre la France et la Cochinchine devinrent naturellement beaucoup plus aisées encore après l'ouverture au trafic du canal de Suez.

La construction du canal coïncide exactement avec la période héroïque de la Cochinchine française. C'est le 30 novembre 1854 et le 5 janvier 1856 que Ferdinand de Lesseps obtint de son vieil ami, le vice-roi d'Egypte Saïd, les deux firmans lui concédant la construction du canal. M. Ferdinand de Lesseps rencontra de multiples difficultés sur sa route, difficultés d'ordre à la fois diplomatique et financier. La Compagnie du Canal ne put être constituée qu'au début de 1859, c'est-à-dire juste au moment où l'amiral Rigault de Genouilly s'emparait de Saigon. Le premier coup de pioche fut donné, sans attendre la ratification par la Sublime Porte des conventions intervenues entre Ferdinand de Lesseps et l'Egypte, le 24 avril 1859, sur la plage de Péluse (aujourd'hui Port-Saïd). Les travaux furent poussés dès lors avec activité, en dépit de tous les obstacles politiques et matériels. A la suite de la visite du vice-roi Saïd sur les chantiers, en décembre 1861, le nombre des travailleurs fut porté de 10.000 à 20.000. Plus tard, la Turquie ayant imposé des restrictions dans l'emploi des corvéables, on recourut plus largement aux dragues mécaniques. Le canal amenant l'eau douce du Nil aux travailleurs, fut terminé en janvier 1862. La première partie du canal, la liaison entre la Méditerranée et le lac Timsah, fut réalisée en novembre 1862. L'achèvement du canal demanda encore sept ans de travail après cette date. L'inauguration officielle eut lieu le 17 novembre 1869, dans un grand déploiement de pompe.

Désormais, il fut possible de se rendre de France à Saigon sans rupture de charge. Cette date du 17 novembre 1869 allait ouvrir une ère nouvelle dans l'histoire du développement de la Cochinchine française.



Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Quelques notes d'humour indochinois

par Jean FRANÇOIS.

Les Moïs et le Service Géographique

UNE mission du Service géographique de l'armée exécute vers 1890 le relèvement d'une partie du pays moï, aux confins des plateaux d'Annam et du Laos. Le travail demande des mois de labeur et de peine. Il faut lutter contre la fièvre, les fauves, l'isolement et la méfiance des populations. L'accueil de celles-ci s'exprime plus facilement par des flèches empoisonnées que par des sourires. A force de patience, d'habileté et de diplomatie, le capitaine chef de la mission arrive à dresser un plan de la région et à préciser la frontière Annam-Laos. Tirant une légitime satisfaction de son travail, le capitaine décide d'en expliquer l'intérêt au Grand chef moï de la région chez lequel il se rend en grande pompe : il déploie ses cartes et ses plans et se lance, avec l'aide d'un interprète, dans de grands développements et commentaires qui ont pour but, en particulier, de faire comprendre aux populations réunies que la frontière laotienne coïncide avec la ligne de partage des eaux. Il explique avec acharnement que « derrière cette chaîne de montagne les eaux s'écoulent vers le pays de l'Ouest. En deçà de ces montagnes, les eaux s'écoulent vers le pays de l'Est. De ce côté-ci, c'est l'Annam, de ce côté-là, c'est le Laos ». Et de recommencer ce raisonnement sur tous les tons.

Le chef moï, entouré des sorciers et des chefs de clans, l'écoute gravement et silencieusement, en fumant son calumet.

Après avoir déployé des trésors d'éloquence, le capitaine s'arrête à bout de souffle et se décide à faire demander au chef moï ce qu'il pense de tout cela. L'interprète s'empresse de poser la question. Le chef moï garde un long silence. Il semble peser gravement le pour et le contre et envisager tous les aspects de la question. Au bout de quelques minutes, il émet un grognement rauque. Notre capitaine, impatient d'un assentiment, s'empresse de demander ce qu'a voulu dire le grand chef, et l'interprète de répondre, avec cet accent inimitable des interprètes de l'époque héroïque :

« Le Grand chef dit qu'il s'en fout, car il boit l'eau de la mare. »

Les Dangers de la phonétique

Les syllabes françaises et les sons annamites sont tellement différents qu'un son français prononcé à l'annamite peut prêter à des interprétations fâcheuses.

Je vous cite une anecdote vraiment caractéristique que je tiens d'un haut mandarin de la Cour de Hué. On venait d'apprendre à la Cour la nomination de M. Doumer comme Gouverneur Général. Les ministres, membres du Conseil secret, demandèrent au mandarin dont j'ai parlé quel était le nom du nouveau gouverneur : « C'est M. Doumer », dit-il (*prononcez* Đú Mẹ).

Les ministres, qui étaient de vieux mandarins n'ayant aucune connaissance du français, se regardèrent avec étonnement : « M. Doumer, M. Doumer, mais ce n'est pas possible qu'un Gouverneur Général s'appelle comme cela, ce n'est pas possible ! »

En effet, le mot « Doumer », prononcé à l'annamite se rapproche d'un juron très grossier, employé par les gens de la plus basse classe. Pour un Annamite, il a un sens nettement péjoratif. Aussi le mandarin qui parlait français avait beau affirmer que c'était bien là le nom du nouveau Gouverneur Général, les vieux ministres ne voulurent rien entendre. Finalement, on se concerta pour donner à M. Doumer un autre nom plus agréable et ayant un sens moins fâcheux. On trouva deux mots sino-annamites : Đô-Mĩ, qui veut dire « de toute beauté ». Ainsi l'honneur de M. Doumer fut sauvé, et le pont de 1.800 mètres qu'il fit construire sur le Fleuve Rouge porte encore aujourd'hui le nom de « Cầu Đô-Mĩ » (le pont de toute beauté).

N. B. — Cette histoire est racontée par S. E. Pham-Quynh dans les *Nouveaux Essais franco-annamites*).

Les Beautés de la civilisation occidentale

Il y a plusieurs décades, inauguration en Cochinchine du premier aérodrome. L'Administration française décide à cette occasion de soule-

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

ver l'enthousiasme des populations tant françaises qu'autochtones et organise une manifestation grandiose à la gloire de la civilisation française que symbolise si admirablement cette machine volante.

Au jour dit, une foule immense envahit les abords du terrain d'aviation. Arrivée du Gouverneur, toast, discours, rediscours, allusions à la Civilisation, à la Science, au Progrès libérateur, à l'Avenir étincelant et magnifique qui attend l'Humanité, etc...

La population Française est soulevée d'une émotion poignante à la vue de l'« oiseau en fer ».

La masse autochtone, par contre, conserve un calme et une placidité complets.

Un des organisateurs, voulant confronter sa foi à celle de nos protégés, se tourne vers un groupe de montagnards moï et fait demander par l'interprète :

« Hein, ça les épate, quand même ? »

Réponse de l'interprète : « Non, ils disent qu'il y a un truc. »

Le Résident et l'orthographe

L'histoire se passe également à l'époque héroïque, pittoresque mais heureusement révolue, époque où l'on devenait mandarin ou résident d'une façon ou d'une autre, surtout d'une autre.

Au fin fond d'une province d'Annam règne un ancien marsouin, homme juste, intègre et inégalable bâtisseur de ponts.

Sa formation ne l'a pas, hélas, familiarisé avec l'orthographe et les règles de la syntaxe.

Ses rapports, quand il condescend à en envoyer, provoquent un juste émoi dans les bureaux de la Résidence supérieure. Mais on n'ose réagir car notre Résident marsouin est de commerce difficile et, s'il offusque Vaugelas, fait en somme fort bien son métier.

Un jour cependant, un jeune rédacteur, frais émoulu des Ecoles et particulièrement pointilleux sur les questions de style, s'indigne de la prose du Résident et fait signer au directeur des bureaux une lettre fort courtoise, remplie d'euphémismes et de précautions oratoires, dans laquelle le dit Résident est invité à vérifier tout particulièrement le nombre de lettres de ses mots.

La réponse ne se fait pas attendre : elle consiste en cinq grandes lettres majuscules qui ont illustré le nom d'un Général napoléonien, en superbes gothiques, travaillées et burinées, chef-d'œuvre de calligraphie du premier secrétaire de la Résidence. Elles sont suivies de ce bref commentaire :

« S'il manque quelques lettres à mes rapports, en voici quelques-unes de rechange que vous voudrez bien utiliser au mieux. »

Madame Fleur de Lotus et le bécon

Dans un marché de Hanoi, un de ces petits garnements spécialisés dans le chapardage, a eu maille à partir avec une honorable commerçante, Mme Fleur de Lotus. Après un échange d'amabilités transmises jusqu'à la cinquième génération, le garnement a clos l'entretien en appelant Mme Fleur de Lotus : « Vieux singe » (con khỉ già).

Justement indignée d'un tel manque de bienséance, l'honorable commerçante s'empare de l'oreille du garnement qu'elle conduit chez le commissaire de police.

Celui-ci roule des yeux terribles et réprimande notre bécon véhémentement.

« Gare à toi, conclut-il, la prochaine fois tu seras puni sévèrement si tu dis encore d'aussi vilaines choses. »

Le garnement répond en pleurnichant : « Je rends compte respectueusement à Monsieur le Commissaire que je ne pensais pas mal faire en appelant Madame « Vieux singe ».

« Pardon, Monsieur le Commissaire, ajoute-t-il, toujours pleurnichant, si c'est mal d'appeler Madame Vieux singe, est-ce qu'il est défendu d'appeler un vieux singe, Madame ? »

Le Commissaire, candide et apitoyé : « Mais non, mon petit, mais non, tu peux appeler un singe du nom qu'il te plaît. Il n'y a aucun mal. »

Alors notre garnement se tourne vers Mme Fleur de Lotus et lui dit révérencieusement : « Je vous salue profondément, Madame (Lạy bà ạ !). »

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

La Semaine dans le Monde

LES INFORMATIONS DE LA SEMAINE

DU 9 AU 16 MARS 1942

I. — LES OPÉRATIONS EN EXTRÊME-ORIENT

Birmanie - Thaïlande.

Les troupes britanniques, chassées de Rangoon, se replient vers la Birmanie centrale, abandonnant peu à peu le delta de l'Irrawady. Le centre de Thanawady est tombé aux mains des Japonais, le 10 mars.

Aux Philippines.

La situation reste stationnaire. La violence du bombardement sur l'île de Corregidor va s'accentuant de jour en jour.

Aux Indes Néerlandaises.

Du point de vue naval, il se confirme que le croiseur américain *Marble Head*, avarié par la flotte nippone au large de Java les 4 et 27 février et se dirigeant vers l'Australie a été coulé par ses poursuivants, le 2 mars ; que les Alliés auraient, par ailleurs, perdu 12 navires de guerre dont cinq croiseurs dans les eaux néerlandaises, le 27 février et les jours suivants.

L'occupation de Sumatra continue ; cependant que le corps de débarquement parti de Palembang remonte toujours vers le Nord, des débarquements successifs au Nord de l'île le 12 mars ont permis l'occupation de Koetaraja, de Idi, au Nord-Ouest de Madang et la prise de la ville elle-même, dans la matinée du 13. Le port de Salang, dans l'île Babi, fut aussi occupé.

En Nouvelle Guinée.

Les corps de débarquement partis des bases de Salamana et Lae, en Nouvelle-Guinée, progressent à travers la jungle vers Port-Moresby qui subit un bombardement intense.

II. — SUR LES FRONTS D'EUROPE ET D'AFRIQUE

Le Conflit Germano-Russe.

La situation reste stationnaire sur l'ensemble du front, malgré les offensives et contre-offensives qui ne diminuent point d'intensité.

En Afrique du Nord.

Des éléments gaullistes opérant en Libye auraient pris le poste de Tenessa, au Nord-Est de Mourzouk.

Dans l'Atlantique.

Un sous-marin allemand, pénétrant dans le port de Castries — île britannique de Sainte-Lucie (Petites Antilles) — y a coulé, le 12 mars, deux cargos. Un troisième bâtiment a subi le même sort à la sortie du port, pendant la retraite du sous-marin.

L'ANXIÉTÉ AUX INDES

Le général Wavell a donné des détails sur la défense des Indes qui sont certainement destinés à raffermir le moral des populations. En effet, les ordres donnés pour l'évacuation de Ceylan par le commandant en chef, l'amiral Sir Geoffrey-Layton, montrent la proximité du péril.

En même temps, on annonce le départ de Sir Stafford Cripps pour aller prendre contact avec les leaders hindous et l'on pense que son absence durera environ dix semaines.

LE DISCOURS D'HITLER

Prenant la parole au cours d'une cérémonie nationale, le 15 mars, le chancelier Hitler a noté que la condition économique faite au peuple allemand après la guerre 1914-1918 ne fut pas salutaire à ses adversaires : « Il y eut bientôt plus de chômeurs dans les pays judéo-maçonniques qu'en Allemagne ». Puis il a célébré les succès remportés par les forces nazies en Russie « qui seront considérés comme des exploits uniques dans les temps les plus reculés », malgré les rigueurs de l'hiver « le plus rude depuis 130 ans ».

Pour conclure, il a affirmé sa volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire « jusqu'à ce que la sécurité d'une paix durable soit assurée. C'est-à-dire jusqu'à la destruction de l'ennemi de cette paix ».

LA SITUATION EN FRANCE

Au cours d'un bref séjour à Toulon, le Maréchal Pétain s'est rendu à bord du cuirassé *Dunkerque*, où l'Amiral Darlan a remis à des officiers et des marins de ce navire des décorations pour leur brillante conduite à Mers-el-Kébir.

L'Amiral Darlan a décoré aussi les membres de l'équipage de l'aviso *L'Impétueuse* qui se sont distingués lors des opérations de sauvetage après le naufrage du *Lamoricière*.

REVUE DE LA PRESSE INDOCHINOISE

DANS LE MONDE

« Dénoûment ».

... écrit Maurice Bernard dans l'IMPARTIAL du 9 mars 1942 à propos de l'installation des troupes nippones à Java.

Le 7 décembre 1942, il était permis de croire aux rodomontades anglo-saxonnes. Après Hongkong, la Malaisie, la Birmanie, Pearl Harbour, le doute n'était plus de saison. Le Japon a évité trois semaines de déclarer la guerre aux Indes Néerlandaises. Il ne l'a fait que contraint et forcé, pour riposter aux attaques de l'aviation et de la marine hollandaises. Cependant après les premières expériences, un caporal moyennement doué eut suffi pour résoudre le problème. Mais la Hollande libre n'était qu'une fiction. Sous ce masque, l'Angleterre commandait. Pour rassurer son alliée, elle envoya le général Wavell à Batavia afin de persuader les Néerlandais que Londres et Washington prenaient, en la personne de Sir Alexandre, la charge de la défense commune. Une fois l'affaire dans le sac, Wavell s'esquiva fort civilement. Sa mission prenait fin : rejetant des propositions de dernière heure, les Indes Néerlandaises roulaient aux abîmes, dans une tragique solitude. Ainsi périssent les peuples qui ont l'imprudence de croire aux serments britanniques.

Même jugement porté par Jean Saumont dans LA VOLONTE du 14 mars 1942.

... il y a deux catégories très distinctes : l'Angleterre d'un côté, les Alliés de l'autre. Ces derniers ont le devoir de se battre pour l'Angleterre... mais non inversement.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Politique britannique et politique soviétique.

L'Angleterre mène ses alliés à la ruine. Elle est d'ailleurs elle-même traitée à peu près de la même manière par son alliée soviétique. Cela apparaît nettement en Iran.

Dans les champs de pétrole, écrit A. Rebufat dans l'IMPARTIAL du 11 mars 1942, *les grèves partielles éclatent à tout coup, comme sur un mot d'ordre. Et effectivement c'est sur un mot d'ordre qui part de la légation soviétique à Téhéran où les propagandistes viennent s'approvisionner en tracts révolutionnaires.*

Un exemple frappant de la mainmise graduelle de la Russie soviétique sur l'Iran, à laquelle les Britanniques assistent, presque impuissants, est le fait que l'organe communiste Mardom *qui avait été interdit par le Gouvernement de Téhéran et a reparu, malgré l'interdiction, sous la protection des baïonnettes russes, et les Anglais n'ont pas pipé mot.*

C'est le leader communiste iranien Safar, sorti de prison pour la circonstance, qui dirige cette feuille dans laquelle l'impérialisme est au moins aussi malmené que le nazisme. A noter que Safar purgeait une peine d'emprisonnement pour menées révolutionnaires et anti-anglaises. Il est inutile de dire que chaque jour la feuille de Safar incite ouvertement le peuple à la révolte contre le Gouvernement iranien et les chers alliés britanniques. Ces capitalistes impénitents!

Le Communisme en Angleterre.

Le Communisme monte en Angleterre sans que le peuple s'en doute, écrit Jean Lassaire dans LA VOLONTE INDOCHINOISE du 11 mars 1942.

Sir Stafford Cripps est revenu de Moscou farci plus que jamais d'idéologie communiste et dressé à la propagande d'une façon exemplaire, jusqu'à faire pâlir de jalousie les plus endurcis prosélytes du Komintern.

Et cela est grave pour l'Angleterre, car cet homme possède une sorte de don d'ubiquité politique. Il est partout à la fois. D'une part, la gauche du parti travailliste l'écoute, lui qui fut chassé de cette chapelle voici moins de trois ans. De l'autre, il plonge un œil averti jusqu'au fond du parti conservateur, grâce à la complicité de M. Anthony Eden. Mais il n'y trouve que le néant.

S'il en est ainsi, si un bolchevisant notoire se trouve aujourd'hui presque au pouvoir en Angleterre, il faut en rechercher la cause première dans le bon plaisir de Moscou.

En fait, le Kremlin a imposé la présence de Sir Stafford Cripps à la droite de Winston Churchill, car Staline, Molotov, Litvinoff et consorts ne perdent jamais de vue leur but suprême révolutionnaire.

Or, pour y parvenir, il est nécessaire que l'opinion publique soit préparée, qu'elle renie l'équipe conservatrice, d'abord pour la remplacer par des hommes plus acceptables ; ainsi les travaillistes Lyttleton, Attlee et Stafford Cripps en personne.

S'il y avait aujourd'hui des élections au Parlement anglais, du coup nous assisterions à la fonte subite du parti conservateur, beaucoup plus au profit des bolchevisants du type « Cripps » que des traditionnels « labourists ».

Aussi nous ne verrons pas encore demain le Roi dissoudre les Communes.

Dès la conclusion de l'alliance anglo-soviétique, il était net que l'Angleterre jouait avec le feu. Les événements montrent qu'elle est en train de s'y brûler.

DANS LA MÉTROPOLE

Voyage chez les morts.

Nous désignerons ainsi ceux qui, chez nous, en suivant les conseils de Londres et de Moscou, ont causé les malheurs de la France.

La déclaration de guerre, écrit Gaston Fagnol dans la DEPECHE du 9 mars 1942, à propos du procès de Riom, *fut entièrement due à l'initiative du Gouvernement et, en dernière analyse, de Daladier, sans que le président de la République et le Parlement aient eu à intervenir.*

La Constitution faisait obligation au président de la République, chef du pouvoir exécutif, avant toute déclaration de guerre, de consulter la Chambre et le Sénat. Or, M. Lebrun lui-même ne fut pas consulté, de sorte que la déclaration de guerre fut faite dans des conditions inconstitutionnelles qui aggravent la culpabilité de ceux qui, de propos délibéré, en endossèrent la responsabilité.

L'unique document que l'on possède sur cet acte capital est un télégramme envoyé à tous les ambassadeurs, les informant que « la République française était mise en face de ses obligations d'assistance à la Pologne, et que l'état de guerre se trouvait exister entre la France et l'Allemagne à dater du 3 septembre 1939, à 17 heures ».

Or, ce télégramme ne fut pas envoyé à la suite d'un conseil des ministres, obligatoirement présidé par le président de la République, mais d'un simple conseil de cabinet, auquel par conséquent n'assistait pas le chef du pouvoir exécutif.

Et pourtant Daladier avait formellement et officiellement promis, le 2 septembre 1939, devant la Commission des finances, de ne pas interpréter le vote des crédits militaires extraordinaires comme lui donnant pouvoir de déclarer la guerre.

EN INDOCHINE

Un noble geste.

Le COURRIER D'HAIPHONG du 11 mars 1942 publie une note remise par un secrétaire annamite à un lecteur du journal.

On la lira avec plaisir, y vogant une nouvelle preuve de la sympathie franco-annamite, de la collaboration entre travailleurs, qui a sans doute existé de tous temps mais est particulièrement à remarquer de la part de marins de passage et qui est parfaitement dans l'esprit de la rénovation nationale.

« Un accident mortel est survenu à un coolie de Port-Courbet pendant qu'il travaillait au chargement du s/s Cap-Varella *au mouillage de la Noix.*

« Les autorités ont été avisées et une enquête a été faite aussitôt...

« Pendant qu'on plaignait le sort de la victime et les suites qu'auraient à subir de ce malheur la pauvre veuve et son petit garçon de trois ans, un geste généreux du personnel de ce grand navire français a touché non seulement les malheureux de la famille du défunt mais encore ceux qui ont pu assister à cette scène admirable.

« Le commandant a remis entre les mains de la pauvre femme une somme de 142 $ 50 provenant d'une quête qu'un élève-officier du bord avait ouverte, aussitôt sur l'autorisation du commandant, auprès de son équipage.

« La femme tremblante d'émotion, fondit en larmes, reçut la somme qu'elle trouva très grande, et serra la main du commandant si sympathique et généreux qu'elle ne savait comment remercier.

« C'est à la Noix, dimanche 1er mars 1942, que s'est produit ce geste si discret et si noble. »

Nulle société n'est harmonieuse et durable sans solidarité.

Le caractère français.

Le caractère français porte à concilier, à unir : c'est ce qui fait sa noblesse naturelle.

Un des traits essentiels du caractère français, écrit la TRIBUNE INDOCHINOISE du 6 mars 1942, *c'est de n'avoir pas de prévention quant à la couleur de l'épiderme, contrairement à ce qui existe chez d'autres blancs si attentifs aux questions de race. On sait combien les Noirs et les Jaunes, à quelque pays qu'ils appartiennent, ont souffert du mépris dont certains Occidentaux les écrasent. Ces blessures d'amour-propre se transposant sur d'autres plans d'ordre international, peuvent avoir des conséquences incalculables.*

Il faut nous féliciter que de telles erreurs soient désormais rangées parmi les décombres d'un passé révolu. Dans l'ordre nouveau où le Chef de l'Etat, le vénérable Maréchal, au nom de la France, fait appel à tous les hommes qui vivent à l'ombre du drapeau français, il faut résolument faire table rase des préjugés que rien ne justifie et qui ne servent qu'à nuire à l'œuvre d'union nationale poursuivie pour le grand profit de tous les enfants de l'Empire français.

La politique française est empreinte des mêmes traits que le caractère national.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Elargissement de la participation des Indochinois à l'Administration.

Moralement libérée, elle peut s'exercer dans tous les domaines.

Le 6 mars 1942, écrit le TIN-MOI du 13 mars 1942, *l'Amiral a signé un arrêté portant création des postes de chef et sous-chefs de bureaux indochinois recrutés parmi les titulaires du baccalauréat et des diplômes de l'Enseignement supérieur.*

Depuis soixante-dix ans que la France a établi son protectorat en Indochine, les Annamites ont adopté la culture européenne. Comme au temps des études du chinois, ils se sont adonnés plus à la littérature et au droit qu'aux sciences. Ils ont réalisé des résultats brillants en décrochant aisément les plus hauts diplômes de lettres, de droit.

Chez nous, on remarque le manque de gros capitalistes et industriels. Les jeunes intellectuels ne trouvent pas leur situation dans les milieux commerciaux. Et encore la majorité est issue de familles pauvres.

Force est pour eux de frapper à la porte des services administratifs. Mais, jusqu'ici, les postes de commande ne leur étaient pas encore réservés. L'arrêté du 6 mars est venu combler cette lacune.

Humanité et esprit chevaleresque ?

C'est en vue de développer dans tout l'Empire les plus hautes qualités humaines que la France fait appel à l'union et à la collaboration de tous. La plus haute expression sociale du caractère humain est l'esprit de chevalerie.

Le vieux Corneille, écrit Gabriel Boissy cité par FRANCE-ANNAM du 6 mars 1942, *voilà celui dont on ne dira jamais qu'il est trop humain, je veux dire inapte aux vraies grandeurs de l'homme. Il n'est que tension vers les suprêmes vertus et une tension qui ouvre l'âme l'emplissant de la fierté et du bonheur de vivre. Il recrée l'homme pour chercher en lui le chevalier.*

Avancez. dit le TIN-MOI du 12 mars 1942, à ses lecteurs. *Dans la forêt sauvage, la route est solitaire et rocailleuse. Par endroit, une source murmure et des arbres gigantesques barrent le passage.*

Un cheval au galop ramène un guerrier au poste situé à la lisière de la forêt pour annoncer la défaite et demander le secours.

L'homme et l'animal courent droit vers le but, sans compter la route solitaire, les pierres anguleuses, la source murmurante et les arbres qui gênent la circulation.

Le cavalier est l'image vivante de la jeunesse d'un pays. La forêt sauvage et pleine de dangers symbolise les difficultés que la jeunesse doit vaincre à l'heure actuelle.

Sur la longue route, la jeunesse doit accélérer ses pas, ne pas faire attention à l'oiseau qui chante, à la fleur qui s'épanouit, à la couleur qui excite.

Ce n'est pas le moment pour elle de s'adonner aux rêves illusoires, de se laisser leurrer par de fausses apparences.

Le temps passe, une minute de retard l'amène dans l'ombre. L'aurore éblouissante ne peut pas durer davantage pour attendre les retardataires.

Avancez ! Hâtez-vous... comme le guerrier sur son cheval au galop.

LA VIE INDOCHINOISE

Don de S. M. Sihanouk au Secours National.

S. M. Sihanouk a adressé au Trésorier de l'Assistance franco-indochinoise aux victimes de la guerre un don de 500 piastres au profit du Secours national.

Le Statut du Personnel du Cadre Local indochinois des Services Administratifs.

La *Volonté Indochinoise* a publié intégralement l'arrêté du Gouverneur Général de l'Indochine fixant le statut du personnel du cadre local indochinois des Services administratifs.

Cet arrêté très important ouvre un intéressant débouché aux fonctionnaires indochinois de valeur.

Le voyage de l'Ambassadeur Yoshizawa, envoyé spécial du Japon en Indochine.

S. E. Kenkuchi Yoshizawa, envoyé spécial du Japon en Indochine, est allé au Japon rendre compte de sa mission. S. E. Yoshizawa a été reçu le 11 mars par le Premier Ministre Tojo.

Les Sports et la Presse.

Le lundi 9 mars, le Capitaine de Vaisseau Ducoroy, Commissaire Général aux Sports et à la Jeunesse, a reçu, à l'Hôtel Métropole, où il les avait conviés, les journalistes et les organisateurs sportifs.

Il a prononcé une allocution pour remercier les journalistes du concours qu'ils apportent à l'œuvre entreprise en Indochine par le Commissariat Général, et il a levé son verre en l'honneur du Maréchal, de la presse, des sports et de la jeunesse.

Répression des manifestations anti-nationales ou anti-gouvernementales.

A été promulgué en Indochine le décret du 21 janvier, du Chef de l'Etat français, étendant aux territoires relevant du Secrétariat d'Etat aux Colonies les dispositions de la loi du 21 janvier 1942 réprimant la lacération des affiches apposées au nom du Gouvernement ou sous son contrôle, ainsi que les manifestations anti-nationales ou anti-gouvernementales.

Décès de M. Dain

M. Dain, ancien Premier Président de la Cour d'appel de Saigon, est décédé à Nice, le 25 janvier dernier.

Arrivé en Indochine en 1893, il y fit toute sa carrière, et prit sa retraite en 1933.

L'affaire de l'attaque du train de Laokay.

A été jugée par la Cour criminelle de Hanoi l'affaire de l'attaque du train de Laokay, qui fit plusieurs victimes européennes et annamites.

La Cour a prononcé trois condamnations à mort, sept aux travaux forcés à perpétuité, une à quinze ans de travaux forcés et un acquittement.

L'Exposition Bâte.

Le vendredi 13 mars a eu lieu, au Théâtre Municipal de Saigon, le vernissage de l'exposition des œuvres du peintre et sculpteur Bâte, sous la présidence de M. le Gouverneur Rivoal.

Concours de fleurs et d'arbres nains.

Le dimanche 15 mars avait lieu, au Jardin d'enfants de la ville de Hanoi, sous la présidence d'honneur de M. le Résident Supérieur Pierre Delsalle, un concours de fleurs et d'arbres nains qui eut un très vif succès.

Les fleuristes et pépiniéristes tonkinois, très habiles, avaient fait de petites merveilles.

Un vol de 17.000 piastres.

A Saigon, un vol avec effraction été commis dans la maison de M. L..., chef comptable à la Banque de l'Indochine. Les voleurs, ayant forcé le coffre-fort, ont emporté 7.300 piastres en billets de banque et 10.000 piastres de bijoux.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Matinée de chant et de musique.

Les étudiants de Hanoi avaient organisé, au grand amphithéâtre de l'Université, le dimanche 15 mars, une matinée consacrée au chant et à la musique, sous la présidence du docteur Galliard, Directeur de l'Ecole de Médecine.

Cette matinée remporta un très vif succès et révéla maints jeunes talents.

Du 23 au 29 Mars 1942 :
Ecoutez " Radio-Saigon "

Lundi 23. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Maurice Chevalier et Damia ; — 19 h. 45 : Vulgarisation scientifique : *La microscopie*, par Louis Charpentier ; — 20 h. 15 : La semaine de Radio-Saigon ; — 20 h. 17 : *Le message du jour ;* — 20 h. 25 : *Francis Poulenc, ses maîtres et ses amis ;* — 21 h. 00 : *Le courrier des auditeurs*, par Jade ; — 21 h. 15 : Vos disques préférés.

Mardi 24. — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Les cinq de la chanson : — 19 h. 45 : *L'Indochine et les chapeaux d'occasion ;* 20 h. 15 : *Le message du jour ;* 20 h. 20 : *Symphonie n° 3*, de Brahms ; — 20 h. 50 à 21 h. 30 : Pages d'histoire : *Henri IV.*

Mercredi 25. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Musique militaire ; — 19 h. 45 : Pour les enfants : *Histoire de Maya l'Abeille ;* — 20 h. 15 : *Le quart d'heure de la jeunesse ;* — 20 h. 30 : Concert, avec le concours d'artistes saigonnais ; — 21 h. 00 : Vos disques préférés ; — 21 h. 15 : Chronique des livres.

Jeudi 26. — 12 h. 15 : Revue de la presse ; — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Orgue du cinéma ; — 19 h. 45 : *Chantiers de l'Empire ;* — 20 h. 00 : Information ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : Théâtre : *Ondine*, pièce de Jean Giraudoux.

Vendredi 27. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Chansons de Charles Trenet et Rina Ketty ; — 19 h. 45 : *Colline vous parle ;* — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Le coffret à musique*, par Ch. Roques ; — 20 h. 50 : *Mme Roland, héroïne de la Révolution*, reconstitution historique de P. Bonnin.

Samedi 28. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Squire celest orchestra ; — 19 h. 45 : Causerie ; — 20 h. 15 : *Le message du jour ;* — 20 h. 20 : *Les romances d'autrefois ;* — 20 h. 50 : Musique de danse.

Dimanche 29. — 12 h. 20 à 12 h. 35 : Quelques airs sud-américains ; — 19 h. 45 : *Servir*, causerie religieuse par le R. P. Parrel ; — 20 h. 15 à 21 h. 30 : *Faust*, opéra de Gounod (2e soirée).

Naissances, Mariages, Décès...

Naissances.

ANNAM

JANINE, fille de Mme et M. Amalor, de la Compagnie franco-asiatique des Pétroles à Tourane (3 mars 1942).

TONKIN

JEAN-LOUIS-PHILIPPE-CHARLES, fils de Mme et M. l'Administrateur Bonfils, Chef du Cabinet du Gouverneur Général (8 mars 1942).

CLAUDE-PHILIPPE, fils de Mme et M. André Tuillier, ingénieur-géomètre à Haiphong (8 mars 1942).

JACQUES-AUGUSTE-HENRI, fils de Mme et M. Henri Quéré, lieutenant du 3e R. T. T. (8 mars 1942).

HENRI, fils de Mme et M. Alexandre de Lopez, de la Trésorerie de l'Indochine (11 mars 1942).

JEAN-LOUIS, fils de Mme et M. Marando, maréchal des logis-major à Tong (12 mars 1942).

Mariages.

COCHINCHINE

M. HERVÉ GRASSIN, lieutenant de l'Artillerie coloniale, avec Mlle MICHELINE, fille de Mme et M. le Procureur général Lafrique (10 mars 1942).

M. JEAN-CLAUDE LONNÉ avec Mlle DENISE LEGAY, à Saigon (10 mars 1942).

TONKIN

M. EMILE-NORBERT ROY, commissaire de police, avec Mlle LISE-MARCELLE DELÉPINE (14 mars 1942).

M. PIERRE ETCHEBERRY avec Mlle MARIE-JEANNE, fille de Mme Vve Guillaume Mazière (14 mars 1942).

Prochains mariages.

ANNAM

M. NGUYEN-DUY-PHONG avec Mlle NGUYEN-NGA, à Vinh (22 mars 1942).

TONKIN

M. FERDINAND DE JOINVILLE, aspirant au 1er R. T. T., avec Mlle JEANNE-FRANÇOISE DUPONT.

Décès.

COCHINCHINE

CÉSAR, fils de Mme et M. Savarinadin, commissaire de police à Saigon (5 mars 1942).

Mme NGUYEN-DUC-TUAN, épouse d'un professeur en retraite à Giadinh (18 mars 1942).

TONKIN

M. ROMAIN AROQUINADIN, des Douanes et Régies de l'Indochine (6 mars 1942).

SOLUTION DES MOTS CROISÉS N° 64

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
1	F	I	D	U	C	I	A	I	R	E	■	U
2	L	L	A	N	O	■	P	L	A	G	E	S
3	O	I	N	T	■	G	A	E	T	A	N	I
4	S	A	T	E	L	L	I	T	E	■	F	N
5	C	■	E	R	■	A	S	■	■	G	O	A
6	U	N	■	W	A	T	E	R	G	A	N	G
7	L	I	P	A	R	I	S	■	L	I	C	E
8	E	T	O	L	E	S	■	M	E	N	U	■
9	U	R	E	D	O	■	M	E	N	U	R	E
10	S	E	M	E	L	L	E	■	E	L	E	E
11	E	■	E	N	E	I	D	E	■	E	S	■
12	S	E	S	■	S	T	E	R	E	S	■	■

Le Directeur : JEAN SAUMONT

Imp. G. Taupin et Cie — Hanoi

Université Côte d'Azur. Bibliothèques

Impression rapide et moderne

CHEZ

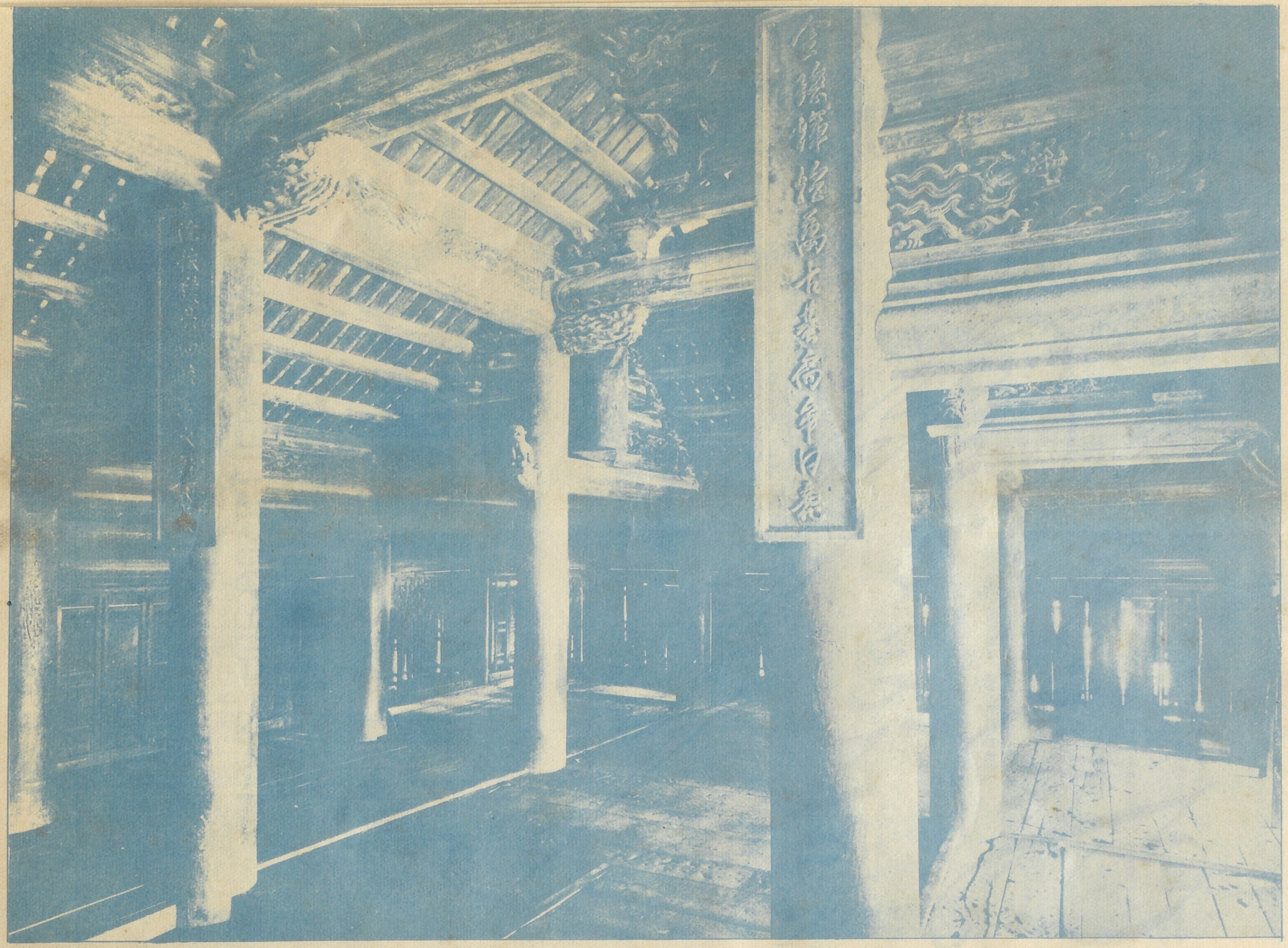
G. TAUPIN & Cie

IMPRIMERIE

8-10-12 RUE DUVILLIER - HANOI

TEL : 218

Université Côte d'Azur. Bibliothèques



Le Dinh de Dinh-Bang (Bac-Ninh). — Intérieur vu de l'angle N.-E., côté gauche.

Photo E. F. E.-O.

Université Côte d'Azur. Bibliothèques